



Cinéma Page C3
Disques Page C5
Livres Page C6
Agenda culturel Page C8
Arts visuels Page C9
Formes Page C10



Les Beatles à Montréal!

SYLVAIN CORMIER

«Vous ne voulez pas un billet pour aller voir les Beatles aujourd'hui?» demanda la vieille dame. Pierre Beaulieu, seize ans, étudiant au Collège Sainte-Marie et futur directeur adjoint à l'information au DEVOIR, écarquilla les yeux. En ce 8 septembre 1964, il était devant le Reine-Elizabeth comme des milliers d'autres fans des Beatles, profitant de l'heure du lunch au collège. Par curiosité. Et pour les apercevoir, peut-être, le cas échéant, les têtes de moppe de John, Paul, George et Ringo dépassant des fenêtres, comme il avait vu dans les reportages. Il n'avait pas de billet, ni pour le show de l'après-midi, ni celui du soir au Forum. La dame, dans la soixantaine, avait ramassé le billet par terre. Dans l'hystérie générale, quelqu'un avait perdu son plus grand bien. C'était gratuit, un don du ciel. Beaulieu l'accepta, un peu ébahi, mais non sans arrière-pensée. Ce billet-là devait faire partie d'une paire, et l'autre détenteur serait nécessairement à ses côtés, et pas très heureux. N'empêche. C'était trop beau. Il fallait tenter le coup.

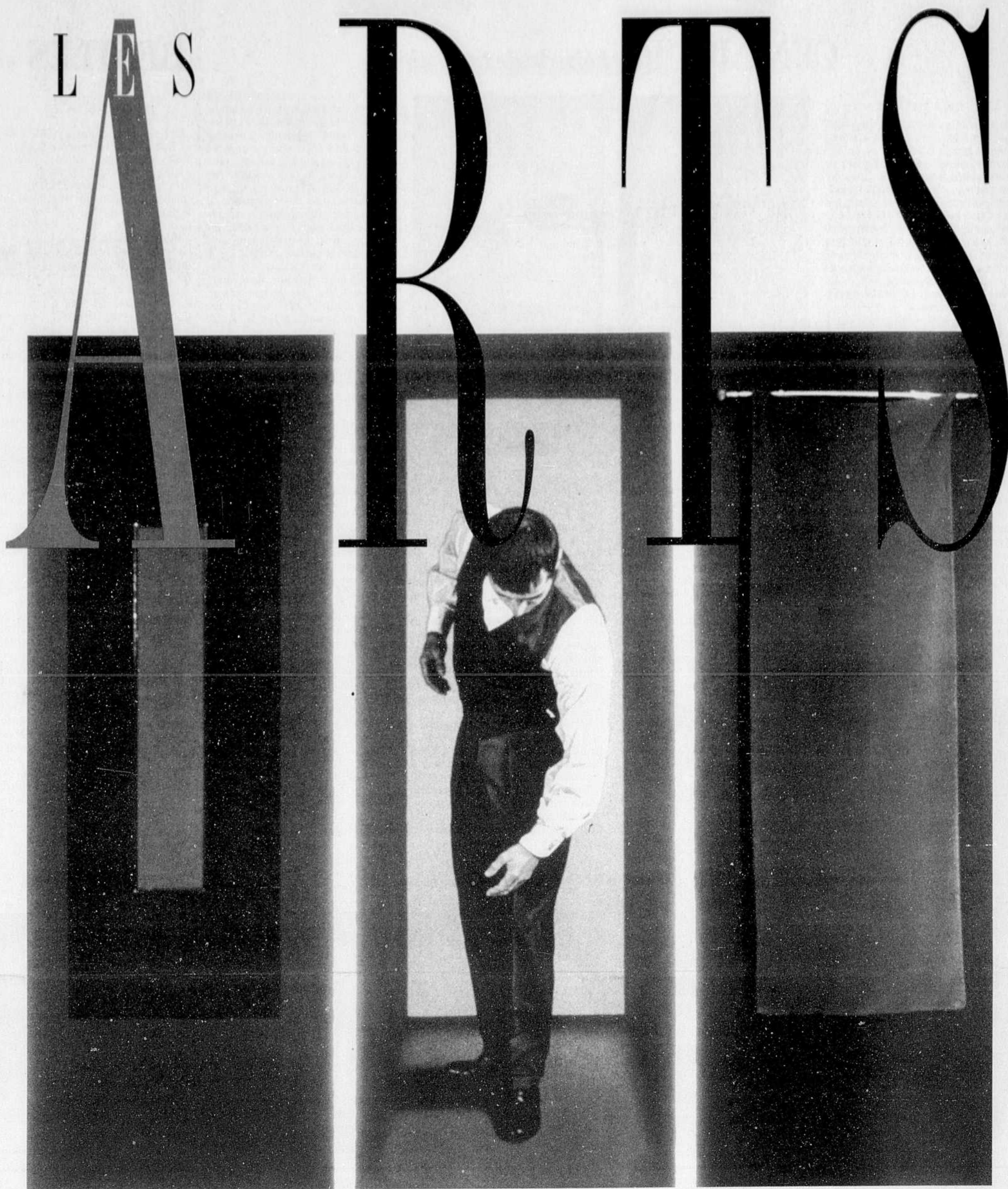
Jean Careau, lui, à 17 ans, n'était jamais sorti de son «gros village de Québec». En cachette, munis (il ne sait trop comment) d'excellents billets au centre du parterre pour le show de l'après-midi, ses copains et lui ont pris l'autobus pour Montréal et sont revenus tout de suite après. «Nos parents ne l'ont jamais su.» Louise Ethier, aujourd'hui animatrice à CIBL et agente de spectacle, arrivait de Hull avec sa jumelle. Compréhensif, le paternel conduisait. «La route passait par Dorval. A la radio, l'animateur disait que les Beatles allaient atterrir d'un instant à l'autre. Dès qu'un avion nous survolait, on criait.»

Au même moment, les Beatles eux-mêmes n'en menaient pas large. Une menace de mort à l'endroit de Ringo Starr était parvenue quelques jours plus tôt à la police montréalaise, qui ne prenait pas l'affaire à la légère. Les Beatles non plus. Britannique, Paul McCartney avait forcément entendu parler du Front de libération du Québec, de ses attaques à la bombe et des affronts commis envers Sa Majesté: dans la chambre des joueurs que les Beatles occupaient au Maple Leaf Gardens, il s'était inquiété ouvertement du mauvais sort que leur réserverait les «séparatistes». Ringo, lui, était terrifié. Dès l'arrivée du quatuor à Dorval, vers 14h20, des détectives de la GRC flanquaient le batteur. Unaniment, il fut décidé que les Beatles se rendraient directement au Forum. La suite réservée au Reine-Elizabeth demeurerait inutilisée: autant de draps de lit que l'on ne découperait pas en pouces carrés pour les revendre aux adorateurs. Beaulieu et les autres pouvaient toujours attendre.

Une grande salle d'attente

Dans la limousine noire, un policier armé tenait la garde. Nerveux, le chauffeur grilla plusieurs feux rouges. George Harrison, de façon plus claire que polie, le rappela au calme. Autour de 15h, un taxi plein des chevelus ayant détourné la foule amassée rue Lambert-Closse, la limousine s'engouffra sans encombre dans le vieux Forum. Le premier show débuta à 16h15, devant quelque 8000 fans. Une salle décevante pour les Beatles, habitués aux salles combles: seul le show du soir

VOIR PAGE C2: BEATLES



Pierre Dorion, *Caduta*, 1994, objets et huile sur toile.

MARIE-MICHÈLE CRON

La seconde vie des Cent Jours

Les années quatre-vingt auront été celles de l'excès où l'euphorie chic se transformait parfois en ondes de toc. Les années quatre-vingt-dix, celles des aventuriers de la technoculture mais aussi de la disette économique et du cynisme anti-intellectuel. Entre les deux, il y aura eu des expositions-phares et des événements toniques. Et une date, 1984, aura suffi à elle seule à marquer le milieu des arts visuels au Québec en éclaboussant les prédictions de Georges Orwell.

Montréal se payait alors la carte quatre étoiles avec les rencontres vidéo internationales, *Montréal tout terrain* et l'ébouriffant *Interface*. Et Québec, dans son Vieux Port, était pris d'assaut par Daniel Buren et Francine Larrivée, Christo et Pierre Ayot. Maître d'œuvre de cette manifestation-ci qui se prénomme *Eau et Vent*? Claude Gosselin qui, passant de conservateur dans une institution établie (le Musée d'art contemporain) à celui de responsable d'une programmation dans un vaste ensemble international, fit le grand plongeon. «Cela m'a permis de faire en 1985 les Cent Jours d'art contemporain avec des conservateurs et des artistes canadiens de réputation internationale tout en gardant une structure de festival, souple, efficace», raconte-t-il.

1994. Le Centre international d'art contemporain

(CIAC) qui fêtera en octobre prochain son 10^e anniversaire de naissance — avec la parution très attendue d'un catalogue — quittera ses bureaux de la Place du Parc pour s'installer dans un nouveau lieu dont il est responsable. Le 312, Sherbrooke Est accueillera désormais des expositions temporaires.

«Les prochains Cent Jours deviendront un élément de la programmation régulière du CIAC qui est maintenant un vrai centre d'exposition avec des espaces et des bureaux permanents, explique Claude Gosselin. Et des événements se dérouleront à l'extérieur avec d'autres partenaires telles que les galeries, les maisons de la culture, et peut-être encore la Place du Parc.»

C'est le promoteur Andrew Stear, directeur de la compagnie privée Start International qui établit actuellement un réseau d'édifices pluri-fonctionnels dans les grandes villes du monde, qui a acheté le complexe de la rue Sherbrooke. Et Start Montréal démarre en trombe. Vont bientôt y graviter, en satellites, une quarantaine d'ateliers et résidences d'artistes, des services nécessaires aux arts visuels (compagnie de transports d'œuvres, graphistes, encadreurs) et, pour digérer

VOIR PAGE C2: CENT JOURS

Le Centre international d'art contemporain de Claude Gosselin

change de local pour
fêter son dixième anniversaire

Qui l'eût cru!

FRANÇOIS CHARRON

LA VIE N'A PAS DE SENS

suivi de LA CHAMBRE DES MIRACLES
et de LA FRAGILITÉ DES CHOSES

Trois titres majeurs dans la production poétique des dernières années.

196 pages — 14,95 \$

CLAIR GÉNIE DU VENT

Un style où se croisent émerveillement, tendresse, ironie et révolte.

154 pages — 12,95 \$

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

FRANÇOIS CHARRON
LA VIE N'A PAS DE SENS
LA CHAMBRE DES MIRACLES
LA FRAGILITÉ DES CHOSES
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



FRANÇOIS CHARRON
CLAIR GÉNIE DU VENT
LES HERBES ROUGES / LE DÉ BLEU



LES ARTS

CENT JOURS Période de transition

SUITE DE LA C1

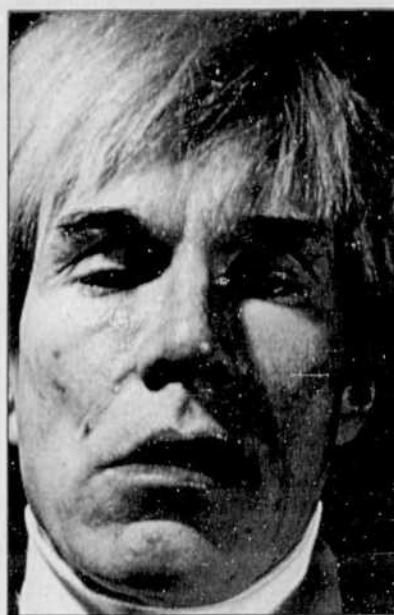
les nourritures spirituelles, un restaurant et un bar. «À Londres, il y aura même un petit hôtel pour accommoder les commissaires et conservateurs invités», ajoute Claude Gosselin. Ce nouveau complexe multidisciplinaire va enrichir le quartier latin qui est déjà revitalisé par la Cinéma-thèque québécoise, le Goethe-Institut, la Chapelle historique du Bon Pasteur, l'ONF, La Maison des écrivains, la Maison-Théâtre avec lequel on pense organiser des visites scolaires, la galerie de l'UQAM, le cégep du Vieux-Montréal.

En attendant de se faire reconnaître comme centre accrédité par le ministère de la Culture, le CIAC, mature et aguerri, poursuit vaillamment son chemin. Il est déjà long de dix années qui auront vu ainsi dans les locaux de la Cité du Parc où se déroulait l'action, une aurore boréale semée d'installations, des Lumières remplies d'apparitions. Mais aussi des Stations constellées de drames et de passions, un silence forcé (plus de lieu), un démenagement temporaire, des Visions éclatées.

Peu à peu, les grandes expositions thématiques allaient être remplacées par des itinéraires visuels plus déroutants. Il fallait créer la surprise, le choc. «Puisque il n'y avait pas de passé au CIAC, on pouvait se concentrer sur la production de l'exposition», explique Claude Gosselin. Aujourd'hui, en travaillant toujours avec une équipe réduite, on a moins de temps à consacrer à ce type de projets qui demandent des assurances et des coûts de transports très élevés. Il y a aussi le fait que beaucoup de villes préparent des expositions en été, ce qui fait que



Charles Bukowski et Andy Warhol, photos de Gottfried Helnwein.



les artistes sont moins disponibles et que, sur le plan du contenu, ils deviennent plus exigeants. Il faut alors que les thèmes soient très bien définis et que cela apporte vraiment quelque chose à leur carrière.

En ciblant des expositions d'art contemporain qui permettent de mieux cerner la démarche d'un artiste qui viendra présenter plusieurs de ses œuvres, au lieu d'une seule par exemple, le CIAC offre ainsi aux spectateurs des lectures multiples des tendances artistiques actuelles. Parfois, ces lectures sont à géométrie variable comme ce fut le cas l'an dernier où l'on retrouvait auprès d'une photographie à consonance érotique, l'histoire des femmes dans la société soviétique socialiste. Ou bien à l'inverse, plus sy-

métrique, comme pour cette cuvée 1994 où le thème du motif devient un élément récurrent dans la production de certains artistes: la feuille végétale chez Roberto Pellegriuzzi, l'autoportrait chez Pierre Dorion, le menhir chez Loïc le Groumellec, le paysage chez Wanda Koop, le visage chez Gottfried Helnwein.

«En fait, c'est comment développer un motif sans toujours dire la même chose, en parlant du médium, de l'histoire de l'art, de soi, c'est intéressant de voir cela», commente Claude Gosselin. Beaucoup de peinture (Carl Beam y compris), un peu de photographie, de la vidéo (Daniel Dion, des bandes venues d'Allemagne), des tapisseries d'Alighiero Boetti et Mimmo Paladino, de jeunes artistes italiens recrutés par la conservatrice Sylvie Parent viennent compléter le parcours des Cent Jours 1994.

«C'est un événement qui nous permet de rassembler plus de monde, plus d'énergies, tient à préciser Claude Gosselin. Je ne veux pas que la programmation qui offre des œuvres de différentes difficultés, soit uniquement orientée vers le milieu universitaire ou un public spécialisé. Au contraire, il est nécessaire d'essayer de toucher tous les publics.»

Ce fameux public dont on doit parler aujourd'hui au pluriel, souvent en rupture de ban avec les arts plas-

tiques, mot élastique qui vacille du concret à l'abstrait lorsqu'il est temps de faire le bilan de ses allées et venues, est l'un des objectifs les plus importants du CIAC. «On n'a plus les moyens qu'on avait, il faut être plus agressif, aller chercher des gens qui défendent notre cause au lieu de vivre en autarcie», dit Claude Gosselin. Il faut avoir une attitude ouverte et le milieu des arts visuels a des efforts à faire de ce côté là. Et maintenant, c'est encore plus important qu'avant, car la morosité fait dire que cela ne sert plus à rien de faire quelque chose, alors qu'au contraire, cela devient plus urgent de montrer que l'on est là, que l'on n'a pas peur de parler et de dire ce que l'on fait.

Et pour que l'art actuel ne fasse plus peur aux gens comme le loup-garou aux petits enfants, n'ayons pas peur d'employer ce terme pourtant chronique de «Festival» appliqué dans ce cas-ci aux expositions en art contemporain. Un terme trop... populiste? «Voilà un autre mot qui est, dans le milieu des arts visuels, banni, maudit, au bas de l'échelle, réplique Claude Gosselin. C'est complètement ridicule. On aime mieux se cacher sous des mots comme documenta, biennale, que je ne veux pas dénigrer loin de là, mais à Montréal, mis à part le Festival international du film sur l'art, il n'y a rien d'autre. C'est quoi cette peur d'être confronté à quelqu'un qui est à côté de soi et qui ne correspond pas à ses idées? Au contraire, il faut encore plus de moyens pour rendre l'événement encore plus festival et puis, les résultats sont positifs.»

Un exemple vient confirmer la règle. Depuis que les Cent Jours d'art contemporain de Montréal ont changé leur date d'ouverture — le 1^{er} septembre cette fois-ci au lieu du 1^{er} août — le téléphone ne déroule pas. «Il y a un public qui est curieux et qui attend les Cent Jours avec impatience», conclut Claude Gosselin. Réussir à marquer un moment dans l'année, une ouverture, un événement qui est attendu, et bien, c'est vraiment réjouissant.

LES CENT JOURS D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Jusqu'au 27 novembre 1994.
312, rue Sherbrooke Est; 3576, Avenue du Parc; 380, rue Prince-Arthur

BEATLES «Un billet fabuleux»

SUITE DE LA C1

affichait complet dans l'édifice de 11 500 places. La rentrée scolaire avait eu son effet: tous les gamins et gamines n'avaient pu s'esquiver. «L'attente a été interminable», se souvient Beaulieu, qui n'avait pas eu le moindre problème avec son billet trouvé. «Un billet fabuleux, d'ailleurs, dans la dixième rangée au parterre. Je n'en revenais pas.» Peu familier avec les «revues» rock'n'roll, où plusieurs artistes se succédaient sur scène avant l'attraction principale, la foule piaffa et rongea son frein durant une grosse heure et demie.

Présenté quasi simultanément en anglais par Dave Boxer de CFOX et en français par Michel Desrochers de CJMS, un groupe inconnu ouvrit la bal, suivi des Four Frenchmen, une autre formation locale où officiait le jeune Michael Laucke, aujourd'hui virtuose de la guitare flamenco. Si Louise Ethier et Pierre Beaulieu se souviennent au moins des vingt minutes allouées à Jackie de Shannon, une excellente chanteuse qui avait le mérite d'être au palmarès (et qui écrivait la superbe *When You Walk Into The Room* pour les Searchers), ils n'ont cependant rien retenu du passage des Exciters (les premiers interprètes de *Do Wah Diddy Diddy*) et du Bill Black Combo (le groupe de l'ancien contrebassiste d'Elvis). Le Forum était la plus grande salle d'attente du plus grand bureau de dentiste au Québec.

«Pendant les premières parties, raconte Beaulieu, la belle batterie grise Ludwig de Ringo était à l'arrière-scène, et n'était pas tournée vers le public. Quand le moment est venu, ils ont d'abord placé la batterie. Quand la foule a vu le mot Beatles sur la peau de la grosse caisse, les cris ont décollé et sont devenus une sorte d'ultrason continu et strident.» Pour Louise Ethier, c'était plutôt comme «des milliers de cris d'oiseaux». Une à une, on apportait les guitares de John et George et la basse de Paul, élevant d'autant la tension et la stridence. Enfin, à 17h45, Desrochers et Boxer annonçèrent l'arrivée des idoles. «Here they are, les voilà, the Beatles, the Beatles!» Ethier et Beaulieu identifièrent les premières notes de *Twist And Shout*. «J'étais tout près et je n'ai rien distingué d'autre de

tout le spectacle, précise Beaulieu. Sinon une rumeur sonore en dessous des cris.»

Pour les Beatles, ce n'était pas la joie. Alors que les shows vécus agréablement pouvaient s'étendre jusqu'à quarante minutes, celui-là et la reprise du soir furent expédiés en une demi-heure. Le minimum: peu ou pas de présentations, et la plupart des chansons en tempo accéléré. Après *Twist And Shout*, presque sans discontinuer, ils enfilèrent *All My Loving*, *She Loves You*, *Boys*, *Things We Said Today*, *Roll Over Beethoven*, *You Can't Do That*, *A Hard Day's Night*, *If I Fell* et *Long Tall Sally*. Ringo, certain qu'il allait être abattu, jouait bas, terré derrière ses cymbales. «On ne m'a pas vu beaucoup ce jour-là, racontera-t-il bien plus tard à l'auteur de *Beatles '64: A Hard Day's Night In America*, un fascinant compte-rendu de leur première grande tournée outre-Atlantique. C'était le pire show de ma vie.»

Louise Ethier jurerait du contraire: «Ils n'avaient pas l'air blasés.» Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. «Je me surprenais de ne pas crier. J'avais la gorge serrée, je ne pouvais pas émettre un son. Les larmes coulaient lentement, en silence, sur mes joues.» Le journaliste André Béliveau, dans *Le Petit Journal*, semaine du 13 septembre 1964 (tel que rapporté par l'indispensable Richard Baillargeon, archiviste et beatlemanique de Québec), fera grand état des crises d'hystérie: «Des adolescents arrachent leurs colliers et leurs bracelets et les lancent en l'air. (...) D'autres spectatrices se jettent dans les bras l'une de l'autre, se giffent, se griffent, se mordent, montent sur les chaises...»

Dans l'œil de la tornade, les Beatles ironisaient. Entre les deux spectacles, en conférence de presse sur la scène du Forum, ils avaient la réplique cinglante. «Que faites-vous quand vous êtes enfermés dans les chambres d'hôtel?», lança quelqu'un. «Du patin à glaces», jeta George. «Quelqu'un d'entre vous parle-t-il français?», osa un autre. «Nein», trança Ringo. A 23h46, neuf heures après leur arrivée, les Beatles prenaient place dans leur avion, en partance pour Key West, où les attendait un autre ouragan. Un vrai celui-là. En 1965 et 1966, ils s'arrêtèrent de nouveau à Toronto. Jamais ils ne revinrent ensemble à Montréal.

LE DEVOIR présente

RICHARD DESJARDINS
avec
ABBITTIBBI

NOUVEAU SPECTACLE
«Chaude était la nuit...»

SUPPLÉMENTAIRES
28-29-30 SEPT. et 1^{er} OCT. 20h30

CIBL

SPECTRUM

318, STE CATHERINE O. (PI des Arts)

impresario

Ministère de la Culture et des Communications

PRODUCTIONS "Et Jules à mes côtés..." présentent

Havel... sous le manteau



Mis en scène
Marie-Louise Lefebvre

Avec
Christian Bégin
Françoise Faucher
Josée-Frédérique Plourde
Marcel Pomerleau

Concepteurs
Lou Arcau
Emmanuel Cognée
Jacqueline Morin

Un rendez-vous clandestin...

8 septembre - 1^{er} octobre 1994, du mardi au vendredi à 20h30. Les samedis à MINUIT

MONUMENT-NATIONAL
TICKETS: 871-2224

MUSICAMERATA

25th SEASON

«Un des ensembles de musique de chambre des plus prestigieux au Canada»
«Irresistible...» (La Presse, Montréal)
«Maîtrise instrumentale impeccable...» (Le Devoir, Montréal)
«Musique de chambre de grand niveau» (Ambito Financiero, Buenos Aires, Argentina)

Jeudi 6 octobre
Brahms: Chœurs d'œuvre
Quintette pour clarinette & cordes Op 115
Quintette pour piano & cordes Op 34

Jeudi 3 novembre
COMPOSITEURS
Clara Schumann: Trio Op 17
Anne Eggleston: Quatuor pour piano & cordes
Amy Beach: Quintette pour piano & cordes Op 67 (A compléter)

Samedi 17 décembre
Dvorak: Chœurs d'œuvre
Trio Op 67
Quintette pour cordes Op 77

Samedi 11 février
Schubert: Chœurs d'œuvre
Trio pour cordes en si bémol majeur
Lieder pour soprano et ensemble instrumental
Quintette «La Truite»

Samedi 18 mars
LES GRANDS DE LA FRANCE
Debussy: Sonate pour violoncelle & piano
Ravel: Chansons madécasses, pour soprano et ensemble instrumental
Chausson: Concerti Op 21 pour piano, violon & quatuor à cordes

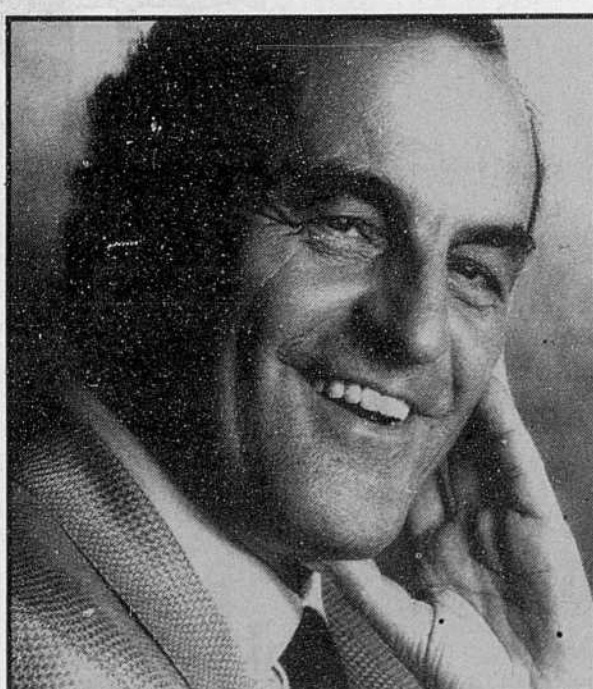
Samedi 27 mai
KALEIDOSCOPE MUSICAL
Mendelssohn: Capriccio pour quatuor à cordes
Victor Davis: Silhouettes pour piano, violon & violoncelle
Puccini: Chrétiens pour quatuor à cordes
Turina: Quatuor pour piano & cordes
Gershwin: Lullaby pour quatuor à cordes
Astor Piazzolla: Trois pièces pour piano & quatuor à cordes (création)
Tous les concerts débutent à 20h à la Salle Rodolphe de l'Université McGill, 5461 McTavish

CONSEIL DES ARTS
Abonnez-vous dès maintenant!
85\$ Régulier
60\$ Étudiants et Âges d'or
Prix des billets individuels:
16\$ & 12\$

RENSEIGNEMENTS/INFORMATIONS
MUSICA CAMERATA MONTRÉAL
5694, MERISSAC, Côté Saint-Luc
Montréal (Québec)
H4W 1S6
Tél.: (514) 489-8713

OSM
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

Les Concerts Gala



4 FAÇONS
SIMPLES DE
S'ABONNER:

Série I: 8 concerts

Série II: 4 concerts

Série III: 4 concerts

Série IV: Composez vous-même votre saison de 4 concerts

I II 4 et 5 octobre
Charles Dutoit
Cho-Liang Lin, violon
HINDEMITH: Nobilissima visione
SIBELIUS: Concerto pour violon
SCHUMANN: Faust, ouverture
SCHUMANN: Symphonie no 4

I III 25 et 26 octobre
Charles Dutoit
Françoise Pollet, soprano
Gilles Cachemaille, baryton
Michel Philippe, baryton
BERLIOZ: La Damnation de Faust

I II 7 et 8 décembre
Alexander Lazarev
Elisabeth Leonskaja, piano
LISZT: Concerto pour piano no 2
TCHAIKOVSKI: Symphonie no 5

I III 24 et 25 janvier
Eri Klas
Richard Roberts, violon
PART: Cantus à la mémoire de Benjamin Britten
GLAZUNOV: Concerto pour violon
SIBELIUS: Symphonie no 2

I II 27 et 28 février
Frans Bruggen
BEETHOVEN: Symphonie no 2
BEETHOVEN: Symphonie no 3 «Eroica»

I III 7 et 8 mars
Roger Norrington
MOZART: Symphonie no 36, K. 425 «Linz»
BRUCKNER: Symphonie no 3 (version originale)

I II 8 et 9 mai
Charles Dutoit
John Cheek, narrateur et basse
Henriette Schellenberg, soprano
Claude Corbeil, baryton
Choeurs de l'OSM — Iwan Edwards
8 mai 1945-1995: 50^e anniversaire de la fin de la Deuxième Guerre mondiale
SCHÖNBERG: Un survivant de Varsovie
MARTINU: Messe militaire (1939)
PROKOFIEV: Ode pour la fin de la guerre (1945)
MARTIN: In terra pax (1945)

I III 23 et 24 mai
Charles Dutoit
Olli Mustonen, piano
BERLIOZ: Ouverture «Waverley»
PROKOFIEV: Concerto pour piano no 3
BIZET: Symphonie en do
RESPIGHI: Les pins de Rome



Cho-Liang Lin



Françoise Pollet



Roger Norrington

ARTS

CINÉMA

HORS COMPÉTITION

Au-delà du tchador

À L'ÉCRAN

★★★★: chef d'œuvre
 ★★★★: très bon
 ★★★: bon
 ★★: quelconque
 ★: très faible
 () : pur cauchemar

NATURAL BORN KILLERS

★★★★

Techniquement, le meilleur Oliver Stone. Le brio d'un film qui mêle tous les genres, jongle avec les esthétiques sur un montage d'enfer. Il donne la vedette à Woody Harrelson et Juliette Lewis (merveilleuse et inquiétante), sur une énigme histoire de tueurs en série. Stone prétend dénoncer ici la médiatisation de la violence. Côté message, il rate sa cible et banalise les images de meurtres autant que les autres films du genre. Mais quel spectacle! Une symphonie morbide, un bijou de style, une hécatombe d'images chocs.

Odile Tremblay

LE VENT DU WYOMING

★ ★ 1/2

André Forcier récidive sur le thème de l'éternel triangle mère-fille-amant. On reconnaît ici son univers poétique unique: les bars de la dernière chance, la magie qui sort de la broue et de la boue, les amours rêvées et le bal des gueux grotesques et magnifiques. Mais il semble répéter un ton plus bas *Une Histoire inventée*, son avant-dernier film, s'enlise quelque peu dans la caricature et perd sa ligne directrice à mi parcours. Michel Côté y est pourtant très fort en mari cocu.

Odile Tremblay

COLOR OF NIGHT

★ ★ 1/2

Un thriller érotique de l'Américain Richard Rush. Avec Bruce Willis aux côtés de Jane March (la petite actrice de *L'Amant*). L'histoire n'a aucun sens. Elle a pour cadre à Los Angeles un cabinet de psychiatre où les thérapies de groupe virent au ket-chup. Au menu: des scènes d'amour entre Willis et March, des meurtres sauvages et mystérieux, des revirements d'action en fin de parcours qui nous entraînent dans le noir psychodrame sur une imagerie de tortures sado-maso. Inraimentable, mal emboîté, mais parfois trépidant. Rien d'exceptionnel. Au Centre Eaton, Cinéma du Parc.

Odile Tremblay

AU TRAVERS DES OLIVIERS
 d'Abbas Kiarostami. Samedi,
 Parisien, 17h40.

Si vous aimez les œuvres subtiles et nuancées, si vous voulez découvrir l'envers de la caricature par laquelle l'Occident perçoit l'Iran, allez voir l'émouvant film *Au travers des Oliviers* d'Abbas Kiarostami. C'est un film dans le film puisque le cinéaste vient explorer les dessous d'un tournage après le tremblement de terre ayant détruit la moitié d'un village. Tous, riches comme pauvres, sont devenus sans abris, égaux dans le dénuement. L'acteur dans la vraie vie est le soupissant éconduit de l'actrice. Et il plaide sa cause, lui fait la grande demande. Jeux de regards, poursuites, enlacements, émotions. Les images sont très belles, le ton tendre. On découvre au-delà du tchador des rapports hommes-femmes complexes. Un film au rythme lent, envoûtant.

LE JOUEUR DE VIOLON
 de Charlie Van Damme. Samedi,
 Parisien, 19h40, dimanche,
 Parisien, 14h40.

Comment rater un film qui se présentait plutôt bien au point de départ? Comment gaspiller ses cartes atouts? Le Français Charlie Van Damme peut vous donner la recette, lui qui s'est lamentablement écrasé avec cette histoire de violoniste abandonnant une carrière de virtuose pour faire la manche dans le métro. Richard Berry jouera cet artiste en quête d'un espace de musique pure. L'acteur s'est exercé, paraît-il, des nuits et des jours pour manier correctement l'archet. Il eut mieux fait d'enfiler des perles.

Au départ, l'intrigue se tient à peu près, mais ça se gâte vite et le ridicule de la mise en scène, comme un raz de marée, emporte tout sur son passage. On a droit à la traversée des égouts en gondole, aux clochards touchés par la grâce de la musique jouée par une espèce d'abbé Pierre inspiré. On se croirait de retour aux beaux jours du réalisme socialiste, sur des clichés de foules marchant vers un destin qui chante. Dur!

BARNABO DELLA MONTAGNE
 Mario Brenta. Samedi, 9h
 et dimanche, 19h30 au Parisien.

Il existe bel et bien des films immobiles. En témoigne le film de Mario Brenta, figé comme une séance de diapositives, lourd de superbes montagnes écrasant de leur masse les acteurs réduits à une taille d'insectes. Le film adapte *Barnabo* de Dino Buzzati. Le but de l'exercice fut de traduire le silence, l'immensité, la répétition des gestes, à travers cette histoire de garde forestier incapable de courage à l'heure où des contrebandiers assassinent. Un film infiniment trop statique et lent.

SOLEIL TROMPEUR
 Nikita Mikhalkov. Lundi, Impérial,
 9h30 et 19h.
 Film de clôture.

Le génial cinéaste d'*Urga* et des *Yeux noirs* signe ici une œuvre dont il est à la fois le scénariste, le réalisateur, le producteur et l'acteur principal, aux côtés de sa propre fille de cinq ans. Ce film lumineux s'ouvre sur un climat tchékhovien. On entre dans une famille vit ses derniers beaux jours, quand une ombre noire surgit du passé... Sur une grâce infinie de jeu d'acteurs, une œuvre classique qui commence *piano* pour se briser dans le fracas russe de la tragédie. Emotion, beauté, intelligence, grâce. Un film extraordinaire. Mikhalkov et sa fille sont prodigieux.

Odile Tremblay

REGARDE LES HOMMES TOMBER
 Samedi, Parisien, 19h20.

Voilà un cinéaste qui promet de devenir un des prochains grands noms du cinéma français. En tant que scénariste, il a déjà fait sa marque puisqu'on lui doit notamment les excellentes adaptations de *Mortelle randonnée* et de *Poussière d'ange*, deux films policiers qui sortaient des sentiers battus grâce à la finesse psychologique de ses personnages de flics tiraillés entre le sens de l'accomplissement du devoir et la réalisation de leurs plus profonds désirs.

Regarde les hommes tomber est son premier film à titre de réalisateur. L'histoire, tirée d'un roman de Teri White intitulé *Triangle*, raconte en parallèle les destins tor-dus de trois hommes que le hasard va faire se rencontrer dans des circonstances pour le moins inusitées. Simon (Jean Yanne), représentant de commerce, est arrivé à un point tournant de sa vie et lui cherche un sens. Il le trouvera le jour où Mickey, son ami flic, se fait tuer. Jurant de le venger, il quitte sa famille et son travail pour silloner les routes de France à la poursuite des criminels.

Pendant ce temps, mais on comprendra plus tard que cette partie du film est en flashback, on suit les pégrinations de Marx (Jean-Louis Trintignant) et de Johnny (Mathieu Kassovitz), un petit flambeur minable et son aide de camp complètement taré en admiration aveugle devant son patron. Simon, Marx et Johnny finiront donc par se retrouver un jour.

Mais avant ce moment fatidique, Jacques Audiard brouille toutes les pistes et nous réserve tout plein de surprises qui ne manquent pas de dérouter le plus attentif des spectateurs. Et attentifs, nous le sommes tout au long de ce film construit avec une remarquable habileté de façon labyrinthique comme un casse-tête qui livre ses secrets un par un. Et quand on a finalement toutes les pièces entre les mains, là le film se révèle comme une œuvre totalement maîtrisée, s'appuyant sur des dialogues vifs coupés au couteau et surtout rendus par un trio d'acteurs exceptionnels. Mais la véritable découverte du film, c'est Mathieu Kassovitz. Avec son physique à la John Turturro, il est d'un comique irrésistible tout en sachant aussi montrer son côté fragile et désespéré.

Regarde les gens tomber est un film étonnant, tout à fait imprévisible, admirablement bien ficelé, et d'une densité rare. Filmé serré, il ne cède à aucune mode. Son cynisme jubilatoire détonne dans le paysage conventionnel du cinéma français.

LES AMOUREUX
 De Catherine Corsini (France)
 Samedi, Parisien, 19h10 et
 Dimanche, Parisien, 11h30.

«Les mentalités par ici ne bougent pas vite.» Nous sommes à Montherme, au nord de la France, là où Viviane choisit de revenir vivre après avoir fait les 400 coups. Son retour ne fera pas que des heureux. Parce que comme une tête brûlée, irresponsable, prête à se donner au premier venu, elle foutra le bordel dans cette communauté traditionnelle et hypocrite qui ne tient pas à être dérangée.

Par contre, Marc, son demi-frère cadet, est ravi par sa présence. Impressionné par son arrogance, il la suit dans ses virées et tente de la protéger de tous les affreux «beaufs» qui cherchent à coucher avec elle.

Mais un jour, elle tombe amoureuse d'un ouvrier polonais. Délaissé, Marc devra se montrer sous son vrai jour et assumer sa véritable identité.

Dans ce deuxième long métrage, Catherine Corsini décrit avec beaucoup de justesse la morosité de la vie de province où le sentiment d'étouffement est fort et les chances d'affirmer sa différence sont réduites.

Personnage excessif, incapable d'imposer le respect et de se faire aimer, Viviane est interprétée avec beaucoup d'aplomb par Nathalie Richard, une actrice spontanée, au charme trouble qui irradie l'écran. Entre elle et Pascal Cervo, qui incarne Marc, se dégage une belle complicité dont l'ambiguïté est finement soulignée par le regard à la fois pudique et sensuel de Catherine Corsini.

Bernard Boulard

GROSSE FATIGUE

UNE COMÉDIE DE MICHEL BLANC

CAROLE BOUQUET et MICHEL BLANC

PRIX
DU MEILLEUR
SCÉNARIO
CANNESPRIX DE LA
COMMISSION SUPÉRIEURE
ET TECHNIQUE
CANNES

Et avec la participation de:

Philippe Noiret • Josianne Balasko • Marie-Anne Chazel • Charlotte Gainsbourg •
 David Halliday • Estelle Halliday • Gérard Jugnot • Dominique Lavanant •
 Thierry Lhermitte • Mathilda May • Roman Polanski • Christian Clavier

ACCUSÉ D'ESCROQUERIES, D'ABUS DE CONFIANCE ET D'HARCÈLEMENT
 SEXUEL. LES ENNUIS COMMencent POUR MICHEL BLANC

"LA COMÉDIE LA PLUS INTELLIGENTE DE
 L'AUTOMNE EST SIGNÉE: MICHEL BLANC."

★ DOLBY DIGITAL ★ CFGL 105.7 fm AIR FRANCE ★ VOIR

À L'AFFICHE! LE DAUPHIN 849-FILM 2305 Boulevard ★ GALERIES LAVAL & 849-FILM 1545 Blvd. Le Corbusier ★ DES JARDINS 849-FILM BASILAIRE 1 ★
 ST-JEROME 436-5544 ★ TROIS-RIVIERES 375-3277 ★ BOUCHERVILLE 449-5404 ★
 Carrefour du Nord ★ Fleur de Lys ★ Coin de Montargis et Voies ★

ROMANE BOHRINGER ELSA ZYLBERSTEIN
 UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR MARTINE DUGOWSON
 tannenbaum
mina
 CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université, métro McGill ★

★ ★ ★
 CE FILM ÉMERGE COMME L'UN
 DES PLUS ORIGINAUX DU MOMENT.
 Première
PERSONNE NE M'AIME
 DÈS MARDI 6 SEPTEMBRE!
 PARIS 866-3956
 480 Ste-Catherine O. ★
 BERNADETTE LAFONT BULLE OGIER
 LIO TAAISEN
 MICHELE LAROCHE
 UN FILM DE MARION VERNOUX
 ANDRÉ MARCON prima film

LES FILMS 39 présente
LOS NAUFRAGOS
 LES NAUFRAGÉS
 Un film de MIGUEL LITTIN
 avec
 Valentina Vargas
 Marcelo Romo
 Bastián Bodenhoffer
 Luis Alarcón
 SÉLECTION OFFICIELLE
 CANNES '94
 UN CERTAIN REGARD
 G VISA GENERAL
 PRODUCTEURS CARLOS ALVAREZ YVON PROVOST ELY MENZ PRODUCTEUR ASSOCIÉ PATRICK SANDRIN PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ HENRY WELSH IMAGES HANS BURMANN
 SON ALAIN GARNIER-MONTAUDO RODOLFO WEDELES CONCEPTION SONORE DANIEL A. VERMETTE MUSIQUE JORGE ARRIAGADA ASSISTANTE RÉALISATRICE CRISTINA LITTIN
 UNE COPRODUCTION DE ACI COMUNICACIONES (CHILI) - LES PRODUCTIONS D'AMÉRIQUE FRANÇAISE (CANADA) - ARION PRODUCTIONS (FRANCE)
 AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE TELEFILM CANADA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES INDUSTRIES CULTURELLES QUÉBEC (QUÉBEC) DINI CHILE S.A. BANCO DEL ESTADO DE CHILE CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE (FRANCE)
 DÈS DIMANCHE LE 4 SEPTEMBRE!
 Dim. au Jeu.: 1:15 - 4:00 - 6:45 - 9:15
 DES JARDINS 849-FILM BASILAIRE 1
 v.o. espagnole avec sous-titres français

LES FILMS 39 PRÉSENTE
Le journal d'un BOSSU
 réalisé par JAN KIDAWA-BŁONSKI avec OLAF LUBASZENKO
 UNE COPRODUCTION QUÉBEC-POLOGNE • GAMBIT PRODUCTION, LES PRODUCTIONS D'AMÉRIQUE FRANÇAISE
 EN VERSION ORIGINALE POLONAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS
 À L'AFFICHE!
 CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université, métro McGill ★ Ven. au Lun.: 1:00 - 3:05 - 5:10 - 7:15 - 9:20
 Mar. au Jeu.: 3:05 - 5:10 - 7:15 - 9:20
 G VISA GENERAL

LIVRES

LECTURES D'ÉTÉ

Un jour de 1956...

Michel Besnier met en scène la France profonde des provinces hargneuses et satisfaites

CASSER
Michel Besnier
Seuil, 153 pages

ROBERT LÉVESQUE

L'année 1956 est loin de nous? Oui, si l'on pense qu'ici c'était encore le duplessisme qui régnait et que Pauline Julien allait chanter rive gauche à Paris avec une bourse du ministère de l'Agriculture... ; oui, si l'on pense qu'en France c'était la Quatrième République de René Coty et les poèmes de Minou Drouot (*Arbre mon ami*), le mariage de Grace Kelly et du prince Rainier, le premier profil de fesse de Bardot devant la caméra de Vadim, et de Gaulle pas encore à l'Élysée.

Pas tellement loin ou étrange, 1956, si l'on songe que les guerres battaient leur plein devant les efforts impuissants de l'ONU de Dag Hammarskjöld et des premiers Casques bleus; Israël, la France et la Grande-Bretagne s'alliaient contre l'Égypte autour du canal de Suez; c'était au temps de «la sale guerre» d'Algérie et des attentats aveugles de l'OAS à Paris; c'était Dien-Bien Phu, aussi, et la France enlisée au Vietnam appelé alors «l'Indo» par ceux qui la faisaient... C'était la Hongrie d'Imre Nagy écrasée par les chars de Moscou...

1956: un monde de conflits et de sang. Un monde qui avait la chair de poule à cause de la guerre froide, un monde que *Paris-Match* présentait à la semaine dans les reportages sensationnels de Raymond Cartier, des pavés alarmants — «les veuves de Budapest défient les chars» — publiés entre les pages glacées que le magazine consacrait par ailleurs aux mariages de princes avec des mannequins, les robes de mariée étant signées Jacques Fath même aux mariages prolétaires genre Elina Labourdette et Louis Pauwels. Vous vous souvenez d'Elina Labourdette? En 1956 elle tournait *Papa, maman, ma femme et moi...*

Le 17 décembre 1956 — arrêté sur une journée de cette année-là pour cause de roman — dans un village de Normandie nommé Courville, des centaines de gitans, rommichels ou manouches s'étaient rassemblés dès six heures le matin devant la préfecture de police. Ils n'allaient en être chassés par les CRS de Caen qu'à l'aube du lendemain. Ils voulaient libérer un des leurs, «jeté au violon» pour avoir été vu derrière le zinc d'un bistrot en l'absence du patron.

C'est cette journée-là que l'on va vivre dans le roman tout à fait remarquable de Michel Besnier, une journée vécue de l'intérieur de la gendarmerie par le gamin d'un flic, Pierre Lemoigne. Il a 12 ans, il voit et devine tout, la vie est déjà triste, hélas, et il a lu tous les *Paris-Match*... Ce gamin a des colères amassées pour une vie à venir. Une vie de casseur. Ce n'est pas l'occupation des gitans qui l'inquiète, ça l'amusera plutôt tout le jour, mais c'est son père qui, par sa monstruosité de flic obtus et sa brutalité envers la mère pour qui le gamin doit se faire vigile, la protéger, a entretenu chez lui de la haine, cette sorte de haine universelle qui vous prend au ventre dans l'enfance et vous condamne à attendre patiemment une apocalypse.

«Le monde est petit. Et il est méchant. Comme tout ce qui est petit», écrit Réjean Ducharme dans *Va savoir*. C'est cette colère générale de l'enfant contre le monde qui grouille dans l'univers décrit par Michel Besnier dans *Casser*. Un narrateur anonyme s'est placé au niveau du gamin, décrit

ses faits et gestes, ses rêveries et cauchemars, le comprend, le défend, et devine ses pires pensées comme ses plus furtifs bonheurs... surtout avec les animaux, avec la Huppée par exemple, sa poule, dont il ne tordra jamais le cou...

Dans cette France de 1956 où pousse le «poujadisme» dans le petit commerce frileux et revanchard, où le Tour de France — manque de pot — a été remporté par un dénommé Walkowiack de Montluçon!, où des fils de la région ne reviennent pas de l'Algérie, Lemoigne Pierre, sa sœur Za qui veut se marier, sa mère qui vient de faire un antrax, vivent tous trois avec (ou plutôt contre) le père: Edmond Lemoigne, Monmon pour les collègues de gendarmerie et de café du commerce, flic et fier de l'être, bourru et manipulateur, bloqué sur les choses du sexe, mal dégrossi, ivrogne, gentil avec les autres et brutal avec les siens jusqu'à interdire à sa femme de communiquer avec sa famille dont il a fait brûler les photos. Un type qui a appris à son fils comment, car il est admirateur de l'exploit, les puissants savent se préserver de la loi. Un pourri.

C'est «la France profonde» que Michel Besnier met en scène dans ce roman vif et dur, resserré comme une colère; c'est la France des provinces hargneuses et satisfaites dans leur médiocrité. La fréquentation des *Paris-Match* par le gamin, qui partage avec sa mère ce monde des images d'ailleurs, ce lointain, donne à Besnier l'oc-

casion de situer l'époque autour de ces trois-pièces-cuisine du quartier policier de Courville. En comparaison, et vécu par lui comme une injustice innée, le monde immédiat de Pierre Lemoigne apparaît au centre comme une grenade à dégoupiller qui servira à dévaster l'univers.

«Pierre, écrit le narrateur, ne sait pas encore quel mal il fera, quand il sera grand. Il rêve d'un mal immense, pur, froid, qui ne devra rien à l'ivresse, rien à la colère. Il ne cassera pas les vitrines comme les frères Mougin, que les gendarmes ont beau jeu d'écraser contre le mur du violon. Les vitrines, il faut les faire casser par d'autres. Avoir des bandes que l'on commande de façon invisible et les lancer dans les rues».

On le voit, la rage est au cœur de cet enfant débrouillard — qui a de bonnes notes à l'école parce qu'il sait ce que le prof attend et qu'être premier de classe fait partie de son plan de vengeance — et il s' imagine, adulte, devenu «un ange noir», un justicier, quelqu'un par exemple que l'on verrait photographié en noir et blanc dans *Paris-Match*...

Le romancier Michel Besnier plonge au cœur de la genèse d'une colère, dans un monde où la misère intellectuelle et morale sévit à journée longue. C'est le portrait d'un futur casseur qu'il brosse avec précision et justesse. Un casseur qui — si l'on extrapolait — aura 24 ans en mai 68 (qu'y fera-t-il?), et que l'on peut imaginer aussi bien comme un baroudeur à la Bob Denard ou un terroriste à la Andreas Baader, ou un assassin du pape ou un écolo à la dure, ou un pro-vice qui tire sur des médecins...

Ce roman étonnant de Michel Besnier — on pense en le lisant à l'univers réaliste de Tilly dans *Ya Bon Bamboula*, et au *Retour du désert* de Bernard-Marie Koltès —, est paru au printemps et dormait dans mes piles sous la pesanteur délicate des chats. Sa présence dans la sélection du printemps du jury Renaudot m'a amené à l'ouvrir cet été. Je ne le regrette pas, et j'attends le prochain Besnier.

Le romancier Michel Besnier a déjà publié au Seuil *Le Bateau de mariage* en 1988 et *Clément chez les calmistes* en 1991.

Vers une topographie de la peur

CRIMINOLOGIE
Volume 27, numéro 1
Revue semi-thématique
semestrielle, 134 pages
Les Presses de l'Université
de Montréal, 1994.ALAIN ULYSSE
TREMBLAY

La criminalité urbaine est un fait avec lequel le citoyen doit compter, autant dans le choix de quartier pour y installer sa famille que dans le tracé du parcours qui le mène de sa résidence à son travail. En évitant certaines zones, il évite aussi certains problèmes, car le criminel a plutôt tendance à sélectionner ses victimes dans son entourage immédiat. Vols par effraction, voies de fait, vols d'auto, auxquels on peut ajouter le marché de la rue, revende de drogue, d'armes à feu et recel de marchandises diverses, généralement volées. Et c'est à une véritable topographie de la peur que nous invite la revue *Criminologie*, dans son dossier sur l'analyse spatiale du crime.

Le processus de criminalisation d'une ville relève de l'effet d'entraînement. Ce sont les quartiers les plus pauvres qui deviennent la première proie des criminels. Ils s'en emparent et les citoyens refusant de vivre dans un tel contexte n'ont qu'à déménager. La ville se découpe donc en segments distincts dont l'apparence alterne entre le bidonville propice aux marchés illégaux et le quartier résidentiel.

La PdA au centre

Une cartographie de la criminalité urbaine d'une ville comme Montréal peut s'établir au coin de rue près. Par exemple, en employant des méthodes d'analyse scientifique et en compilant les rapports de police, le professeur Daniel Elie, de l'Université de Montréal, découvre que les environs de la station de métro Place des Arts se situent au cœur du modèle spatial relatif aux vols par effraction. Cette station fait partie d'une zone à risque allant de la rue Sherbrooke à la station Papineau. C'est en perdant le contrôle sur l'expansion des zones à risque que la police perd le plus, selon un groupe de chercheurs américains. «La vente ouverte de drogues dans les rues des centres urbains a été pour la police locale et les représentants du public un rappel flagrant de l'incapacité des forces de l'ordre à prendre le contrôle des villes d'Amérique».

Le cas des revendeurs de drogues est l'illustration typique du sens aigu de la territorialité qui semble habiter chaque criminel. Après avoir établi son point d'ancrage, soit dans un bar ou sur une terrasse, soit dans son appartement ou dans un parc, le revendeur ne tolère pas les incursions de la concurrence. Évidemment, s'en suivent des luttes de pouvoir entre les divers groupes organisés ou non. Et cette lutte échappe complètement aux forces de l'ordre puisque la sous-culture criminelle a ses propres règles implicites et explicites. En fait, il s'agit d'une stratégie de contrôle social par le monde du crime. Aux États-Unis, un détective de Cleveland, Doug Charney, proposait de laisser s'entretenir les groupes criminalisés dans les quartiers les plus touchés de la ville et «de débarquer, de ramasser les corps et d'arrêter les gagnants».

Le portrait de la criminalité urbaine est xénophobe, toujours selon le professeur Elie. Les groupes sociaux pointés sont les chômeurs, les assistés-sociaux, les immigrants et la population non-instruite. Dans le sud de Cleveland, par exemple, 90 % des trafiquants sont non-blancs. D'ailleurs, le professeur David Farrington, de l'Université de Cambridge en Angleterre, démontre, en se basant sur des études menées par Bursik et Webb, que «les variations dans le taux de délinquance des divers quartiers (de Chicago) étaient significativement corrélées aux variations des pourcentages des gens de couleur, des Blancs d'origine étrangère et des logements surpeuplés. Les plus fortes hausses dans les taux de délinquance se produisaient lorsque les Noirs passaient de minoritaires à majoritaires dans un secteur».

La revue *Criminologie* s'adresse principalement aux scientifiques et aux professionnels de la justice pénale. Sa formule se veut semithématique. Dans le présent numéro, par exemple, on retrouve cinq articles sur l'analyse spatiale du crime, un sur les mouvements de révolte populaire en France contre la cherté du grain au XIX^e siècle, et un dernier, très intéressant, portant sur l'étude de l'image de la femme telle que projetée par le quotidien *La Presse* dans les dernières décennies du XIX^e siècle, spécialement des cas de violence conjugale.

Pour le néophyte, les articles ne sont pas toujours faciles à assimiler. Il n'en demeure pas moins que leur contenu a ceci de pertinent qu'on y traite sous l'angle scientifique, méthodes d'analyse et corpus de recherche à l'appui, d'une réalité qui concerne tout les citoyens: l'ordre social et l'explication de ses éléments divergents. La police devrait peut-être s'abonner.

l'incontournable référence de vos lectures cet automne

le samedi 10 septembre prochain

Remise en route

BEST-SELLERS

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE FRANÇAISE

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard
2. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay — éd. Leméac Actes Sud
3. LA PÊCHE BLANCHE, Lise Tremblay — éd. Leméac
4. JOURNAL DE MARCHÉ D'UN OFFICIER ROMAIN, Jean Tétreau — éd. Leméac

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE NAUFRAGEUR, Jean-François Lisée — éd. Boréal
2. LES HAUTS ET LES BAS DE LA MANIACO DÉPRESSION, Charles Thériault — éd. Leméac
3. LES 100 ROMANS QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE, Jacques Martineau — éd. Nuit Blanche

ROMANS ÉTRANGERS

1. UN DÉBUT À PARIS, Philippe Labro — éd. Gallimard
2. LA FILLE DU GOVERNATOR, Paule Constant — éd. Gallimard
3. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle, éditions NIL
4. KITCHEN, Banana Yoshimoto — éd. Gallimard

ESSAIS ÉTRANGERS

1. L'ART DE RÉVER, Carlos Castaneda — éd. du Rocher
2. LE VOL NUPTIAL, Francesco Alberoni — éd. Plon
3. QU'EST-CE QUE LA DÉMOCRATIE, Alain Touraine — éd. Fayard

LIVRES JEUNESSE

1. LE ROI LION, Studios Walt Disney — éd. Phidal

LIVRES PRATIQUES

1. LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1995 — éd. Larousse
2. NOUVEAU MANUEL COMPLET DU BRICOLAGE, XXX, Sélection du Reader's Digest

COUP DE CŒUR

1. CHATS DE GRANDS MAÎTRES, Susan Herbert / Geneviève McCahen, éd. Hoebke

10, rue de la Fabrique, Québec (418) 692-2442

VITRINE DE POCHÉ

L'ange du bizarre

TOUTE LA VIE

Alberto Savinio, folio

Petit frère du peintre Chirico, avec qui d'ailleurs il fit les 400 coups et même un peu plus dans le Paris des surréalistes, Alberto Savinio fut incidemment le seul Italien à connaître le privilège de figurer

dans *L'Anthologie de l'humour noir* d'André Breton. Sous le titre *Toute la vie*, le traducteur Nino Frank nous propose un choix de nouvelles teintées d'ironie et de réalisme métaphysique, où «seul règne l'ange du bizarre».

A. C.

2^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

Plus de 15 000 exemplaires vendus

L'heure n'est pas à la panique!

VOICI LE GUIDE
pour
RÉUSSIR
LE TEST
de français écrit
des collèges et
des universités

DISPONIBLE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

DIFFULVRE INC.

817, rue McCaffrey - Saint-Laurent (Québec) H4T 1N3
Tél.: (514) 738-2911 - Téléc.: (514) 738-8512

LIVRES

Ses souvenirs et nos regrets aussi

LES SOUVENIRS ET LES REGRETS AUSSI
Catherine Allégret,
éditions Fixot, 330 pages.

PASCALE MILLOT

Ca vous intéresse, vous, de savoir que Catherine Allégret a couché avec un danseur, a accouché deux fois par césarienne, qu'elle a souffert de gaz tenaces après son premier accouchement, qu'on a dû lui poser un drain? Qu'elle a passé un an en psychothérapie? Oui, pas vraiment.

Quand j'ai ouvert ce livre, je m'attendais à y trouver les aventures rocambolesques du couple Montand-Signoret. C'est du moins autour de ça que la promotion du livre avait été faite. Eh bien point du tout. Ou très peu. On nous relate bien quelques petites anecdotes sur les deux acteurs. Quelques traits de leur personnalité sont bien légèrement dévoilés, mais rien de très nouveau.

D'accord, Catherine Allégret dit avoir souffert d'être la petite Signoret. D'accord, elle rencontra de sérieux obstacles à vouloir suivre les traces de maman en s'obstinant à choisir le métier, malgré le peu d'encouragements familiaux. D'accord, elle regrette que sa mère et son beau-père n'aient pas été présents et plus attentifs à son bon-

heur. Mais est-ce une raison suffisante pour nous asséner 330 pages de confidences sur sa vie, moyennement passionnante de surcroît?

J'aurais aimé qu'on me parle de la façon dont Signoret éleva ou n'éleva pas sa fille, des rapports qu'elle entretenait avec elle, du rôle que joua Montand. Que l'on me raconte les engueulades et les retrouvailles de ces deux monstres du showbiz français, quel genre de vie ils vécurent, de quel genre d'amour ils s'aimèrent. J'apprends surtout que maman et sa fille eurent des rapports assez houleux pendant la jeunesse de la petite, un peu plus chaleureux par la suite, et que Montand fut un beau-papa plutôt sympathique.

Et, fait tout de même très surprenant, presque rien ne nous est dit, mis à part les rares allusions à leurs querelles, sur la relation amoureuse entre les deux acteurs. Bizarrement aussi, on nous parle plus — du moins dans les trois premiers quarts du livre — de lui que d'elle, et là encore, c'est plus l'artiste Montand (qui a déjà fait couler pas mal d'encre) qui nous est présenté que l'homme, sa personnalité et sa vie privée.

Par contre, on a droit à un *curriculum vitae* détaillé de Catherine Allégret. Aucune anecdote ne nous est

éparignée. Ni sur ses deux mariages, son premier accouchement (j'y reviens), son deuxième, ses amours d'adolescence, ses premiers rôles, ses copines, etc.

Bref, on a le sentiment désagréable d'avoir été trompé sur la marchandise.

L'effet tapisserie

L'auteur oscille pendant une bonne partie du livre entre la rancune non dissimulée et le débailage personnel, réglant ses comptes au passage de façon plus qu'allusive, en particulier quand elle évoque celle qui partagea la vie de Montand après la mort de Signoret, et l'enfant qu'il eut d'elle. «Montand n'a pas laissé de veuve. Il était veuf de ma mère depuis le 30 septembre 1985... mais d'aucuns se sont vus autorisés à laisser planer le doute, voire à alimenter la rumeur, malhonnêtement. Il a laissé une mère et un orphelin puisqu'on l'avait fait père.» Un grand garçon de 70 ans, se faire faire un enfant dans le dos? Cela aurait peut-être mérité quelques précisions supplémentaires.

Certes, on croise bien rapidement Bertolucci, Delon, Semprun, Lelouch, Costa Gavras, Brando, Ella Fitzgerald, Souchou, Jonas et j'en passe, mais on nous en dit si peu à leur sujet qu'on se demande s'ils ne sont pas là uniquement pour faire tapisserie. Admettons que le dernier quart du livre est plus stimulant que les trois premiers. Là, Catherine Allégret nous livre quelques pages émouvantes sur la maladie et la mort de Simone Signoret, sur la relation qu'elle eut avec elle à la fin de sa vie, elle nous plonge aussi dans l'ambiance des spectacles de Montand (à Rio et New York en particulier). On a alors le sentiment d'effleurer la magie de cet artiste avec un grand A.

Que Catherine Allégret soit la fille de Simone Signoret et la belle-fille de Yves Montand ne change rien à l'affaire. Parce qu'alors quoi? Elle est, n'en doutons pas, charmante et intelligente. Elle a aussi un vrai talent de comédienne. Mais on se demande souvent où elle veut en venir, jusqu'à ce qu'on comprenne que ce livre est, au fond, l'autobiographie très quotidienne d'une femme qui fit profession d'actrice, d'une mère de famille et d'une épouse aimante, et d'une fille dont la mère fut rarement assez proche et le père — le cinéaste Yves Allégret — totalement absent. Est-ce suffisant pour faire un livre?

C'est toujours la même histoire. Pourquoi seuls les stars, les grands créateurs ou les victimes s'arrogeraient-ils le droit d'écrire leurs mémoires? Pourtant, quand on publie son autobiographie, ne faut-il pas, premièrement, que cette existence soit particulièrement excitante et pleine de péripéties un tant soit peu hors du commun. Ou, cette deuxième condition n'excluant pas à mon avis la première, que le livre soit très bien écrit. Or, la vie de Catherine Allégret n'est pas plus passionnante que la mienne (ce n'est pas peu dire!). Par ailleurs, elle emploie de jolies images, use d'un style vivant bien que parfois un peu familier, sait aussi être drôle et nous émeut par endroits mais, jusqu'à preuve du contraire, elle n'est pas à mettre au rang des grands littérateurs de ce siècle. Résultat: un livre assez agréable et facile à lire mais sans grand intérêt.

Le scribe

EN COMPAGNIE D'ANTONIN ARTAUD
Suivi de poèmes
par Jacques Prevel
485 p., Flammarion

PIERRE LEFEBVRE

Lorsque l'œil entrevoit, ou que l'oreille entend prononcer le nom de Jacques Prevel, ils le méprennent trop souvent pour son presque homonyme Jacques Prévert, ou même encore pour un certain Crévet (René), tout deux hommes de lettres comme lui, mais ayant avec la postérité des rapports moins distants. C'est que Jacques Prevel, de son vivant, fut presque une ombre, un de ces êtres torturés aussi fragile et vacillant que la flamme d'une chandelle.

Né en 1915 au Havre, il débarque à 25 ans dans le Paris de l'Occupation. Il y est d'abord employé de bureau, mais bien vite il abandonne toute tentative de gagner sa vie afin de se consacrer corps et âme à la poésie. L'entreprise, pourtant, ne donne pas les résultats escomptés. Il manquera toujours à ses poèmes un «je-ne-sais-quoi», un «presque rien» pour véritablement éclore et naître enfin à la poésie. Bien que quelques revues acceptent ici et là ses textes, aucun éditeur ne désire s'engager avec lui. C'est donc à compte d'auteur, lui qui vendait les livres de sa bibliothèque pour subsister, qu'il publiera ses trois recueils. Toujours à la frontière du milieu littéraire parisien, ni accepté ni banni («J'étais toléré mais je n'étais pas admis» écrira-t-il), il vivra ainsi, tout au long de sa vie, une véritable existence de marginal.

C'est en 1946 qu'il fait la connaissance d'Antonin Artaud, qui sortait tout juste de Rodez. Plus qu'une rencontre, c'est là une véritable déflagration pour le jeune homme. Artaud est le seul être depuis Roger Gilbert-Lecomte, cofondateur avec René Daumal du *Grand Jeu*, et mort en 1944, avec lequel il se sent non pas des affinités, mais un lien de parenté. «C'est le seul homme que j'ai aimé. Les autres ne furent presque jamais mes amis, mais lui je l'avais reconnu» notera-t-il après la mort de Momo.

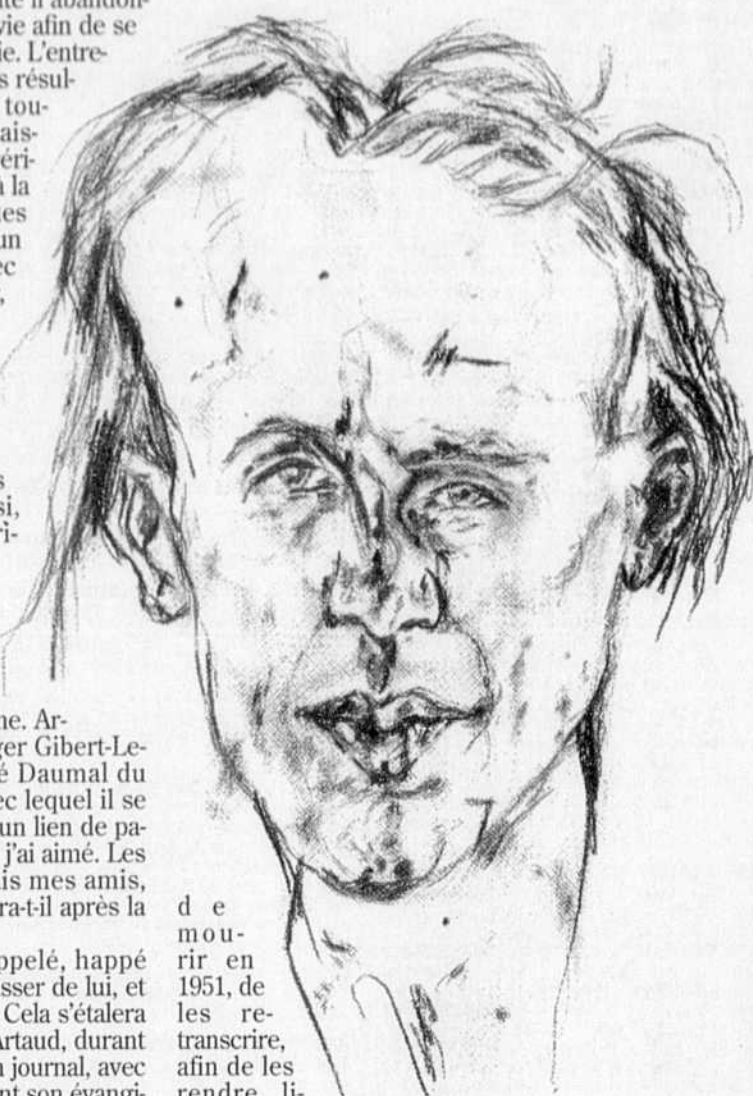
Face à lui, Prevel se sent appelé, happé même. Très vite, il ne peut se passer de lui, et le suit tel un disciple son maître. Cela s'étalera sur deux ans, jusqu'à la mort d'Artaud, durant lesquelles Prevel notera dans son journal, avec la maniaquerie du scribe préparant son évangile, les propos, les faits, les gestes de son mentor, de même que leurs conversations, et les textes qu'il lui dicte. Prevel deviendra également, s'attirant ainsi les foudres de Marthe Roberts et d'Arthur Adamov qui avaient fait sortir Artaud de Rodez, le «pusher» de l'écrivain, le fournissant en laudanum, en opium ou en quoi que ce soit d'autre lorsque ces substances venaient à manquer.

En compagnie d'Antonin Artaud est un texte extrêmement poignant. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le journal d'un groupie, mais bien celui d'une attraction hors du commun. C'est cet amour pour Artaud que l'on sent d'abord ici, un amour plus puissant que tout, se confondant avec l'amour de la vie même, et n'en faisant bien vite plus qu'un.

Prevel rapporte qu'Adamov prédisait qu'après la mort d'Artaud, «on oublierait ses gestes nerveux. On ne se souviendrait que de ses paroles». Cela, Prevel le fait de son vivant, ou plutôt, il ne considère pas ces excentricités comme des parasites venant brouiller la clarté d'Artaud. Alors que trop de gens ne voient plus en lui, depuis son internement, qu'un homme terriblement abimé, Prevel, lui, voit toujours le

génie. Il est étonnant de lire ici, comme des choses allant de soi, les descriptions des crises d'Artaud, de ses gestes compulsifs, ou de certaines paroles carrément délirantes. («Je ne veux pas vous horripiler, mais regardez mon caleçon. Voyez, il y a des millions d'êtres qui sucent mon sperme. Je les attaque avec mon souffle. Quand je lance mon souffle, ce n'est pas au hasard, mais c'est contre des êtres bien déterminés qui sucent mon sperme parce qu'ils le trouvent bon. Ils sont foudroyés et tombent comme des mouches.») Et lorsque l'incrédulité se fait entendre, c'est généralement un simple «je ne peux le croire» qu'oppose Prevel aux dires d'Artaud, qu'il ne rabaisse jamais au rang de bavardage pathologique.

Prevel, qui était tuberculeux, n'a jamais pu retrouver ses notes afin de les transformer en ouvrage. C'est tout juste s'il eut le temps, avant



d e m o u r r i r e n 1951, de les retranscrire, afin de les rendre lisibles. C'est pourtant, bizarrement, son texte le plus réussi, son texte le plus fort, entendons par là celui nous révélant le plus sûrement sa voix, ce à quoi faillissent trop souvent ces poèmes.

En compagnie d'Antonin Artaud fait ainsi étrangement écho à la merveilleuse correspondance Artaud-Rivière, qu'on retrouve au début du tome I de ses œuvres complètes. Dans ces lettres d'une beauté fulgurante, Artaud explique à Rivière, qui dirigeait alors la NRF, pourquoi ses poèmes refusés sont «mauvais». Et alors qu'il s'interroge là sur sa véritable appartenance à la littérature, il investit paradoxalement ces missives d'une richesse littéraire indéniable. Là réside peut-être ce que ces pages de Jacques Prevel ont de plus troublant à nous offrir, car elles posent, elles aussi à leur manière, la question fondamentale de la littérature. Pourquoi est-elle si présente de son journal, et si absente de ses poèmes? Pourquoi l'urgence de la notation l'a-t-elle emporté ici sur le lent cisailage poétique? Nulle glose, je le crains, ne nous l'expliquera jamais.

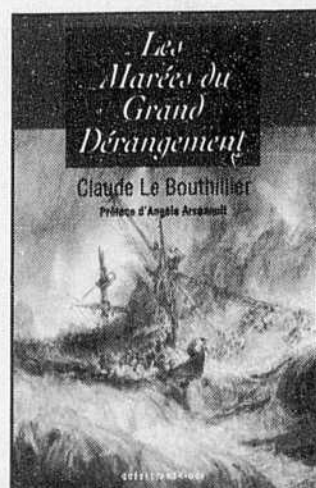
CATHERINE ALLÉGRET

Les souvenirs et les regrets aussi...



FIXOT

L'Histoire qu'on n'oublie pas



LES MARÉES DU GRAND DÉRANGEMENT

Éparpillés aux quatre coins de la planète, les Acadiens n'oublieront jamais ce pays qu'on leur a dérobé!

368 pages
22,95 \$



LE FEU DU MAUVAIS TEMPS

Au pays de l'Acadie, tous vivent en harmonie, jusqu'à l'arrivée de l'envahisseur anglais...

Format poché
384 pages
13,95 \$

Une fresque acadienne,
par Claude Le Bouthillier

AUX ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

SOLDE EXCEPTIONNEL
SOLDE EXCEPTIONNEL

20%

SUR TOUS
LES GUIDES ET CARTES
EN LIBRAIRIE

HÂTEZ-VOUS
les quantités sont limitées

ULYSSE
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

Le plaisir... de mieux voyager

Trois adresses à Montréal:
4176, rue Saint-Denis
560 Président Kennedy
Chez Ogilvy, sous-sol

Nos prix font pleurer
la concurrence!

HARRAP'S

French-English
Anglais-Français

SHORTER
DICTIONARY/DICTIONNAIRE

Harrap's Shorter
Français - Anglais
Anglais - Français
Prix ord.: 44,95\$

28,95\$

Shorter électronique

Prix ord.: 99,95\$

84,95\$

POUR RÉUSSIR
LE TEST
DE FRANÇAIS
ÉCRIT

Pour réussir le test

de français écrit

Prix ord.: 9,95\$

7,45\$

LA GARANTIE DU MEILLEUR PRIX

Si un concurrent annonce un livre à un prix moindre
que Le Parchemin nous réduisons ce prix de 5%

Librairie

Papeterie

le Parchemin

À l'intérieur de la station Métro-UQAM

Tél.: 845-5243

*Sur présentation d'une preuve lors de l'achat - Livres en librairie - Détails en magasin
Prix en vigueur jusqu'au 17 septembre 1994

LES ARTS

VIDÉO

Des lieux chargés

PAYSAGE(S) DE LA VIDÉO
Galerie de l'UQAM, salle JR 120,
Pavillon Judith-Jasmin,
1400, rue Berri. Centre de diffusion
de l'UQAM, salle JR 930,
405, Sainte-Catherine Est.
Jusqu'au 12 septembre 1994.

MARIE-MICHÈLE CRON

Comment la vidéo — cet art relativement jeune né de l'accouplement entre un ordinateur et la télévision (Nam June Paik, 1965) — traite-t-elle du paysage, ce thème séculaire dans l'histoire de l'art et de la peinture?

Paysage(s) de la vidéo, qui se tient simultanément à la Galerie et au Centre de diffusion de l'UQAM sous l'égide de la conservatrice et artiste Monique Langlois, est fascinante. Semant les pistes de lecture (jamais la confusion), elle démontre que la vidéo se conjugue aux mots ouverts, réseau, pluriel, métissage. D'ou ses aspects parfois insaisissables, sa définition souple et jamais totalement conquise. Et c'est tant mieux. L'exposition est alors un cheminement du corps et de l'esprit du spectateur à travers ces scénographies de l'imaginaire que traversent des écritures vidéographiques personnelles. Mais aussi une réflexion profonde et vivante sur les modalités de la vidéo, sur ses alliances avec d'autres domaines de l'art et du savoir, bref, sur son interdisciplinarité.

Ainsi, tous les artistes de l'exposition, qui enseignent à l'UQAM ou qui détiennent un diplôme de cette institution reconnue pour son identité hybride (n'est-elle pas née de l'intégration de plusieurs établissements dont l'École des Beaux-arts de Montréal et n'est-ce pas là que cogite le Groupe de recherche en arts médiatiques?) se sont également associés à des spécialistes tout-terrains issus de différentes disciplines. De plus, s'y ajouteront au Centre Copie-Art, deux volets, l'un consacré à la photo, l'autre à l'art vidéo (jusqu'au 24) un colloque sur les arts médiatiques, le 12, et la présence de Michael Snow, le 7. Entre l'idée de la fenêtre ouverte sur la nature et les correspondances baudelairiennes, il n'y a qu'un pas que la vidéo franchit ici allègrement en nous donnant à voir des paysages où s'étalent des perspectives éclatées et où les œuvres se font plus introspectives qu'exubérantes.

Le trouble du discours amoureux

On passe alors d'un lieu aussi chargé d'intimité que la salle de bain (Huguette Miron) aux boucles poétiques de Suzan Vachon qui expose *Portrait filial*. Là, les sculptures et objets trouvés posés sur le sol et les images vidéo qui leur répondent au mur, évoquent à la fois dans leur sensuelle circularité, l'attachement et le trouble que provoque tout discours amoureux. On assiste au télescopage des temps et des médiums (peinture, vidéo) dans les photos de Denis Rousseau qui sont extraites de paysages filmés par caméscope puis photographiées sur l'écran d'un moniteur au cours de leur projection. La texture de leur trame renvoie, en un phénoménal raccourci, autant aux recherches effectuées par les impressionnistes et les divisionnistes sur la lumière et la couleur que les manipulations auxquelles se plient volontiers les nouvelles technologies comme la copiphographie. Poursuivons également que ceux opérés par Mario Côté qui mène de front, tout comme Suzan Vachon, des activités picturales et vidéographiques.

Le résultat est convaincant dans ces univers parallèles qui s'équilibrent, s'inspirent et s'épaulent mutuellement. Des tableaux encadrent deux moniteurs que percent un por-

trait d'enfant, un paysage hivernal, et que contamine la musique (excellente) de Michel Gonneville avec qui l'artiste a collaboré. La composition cruciforme est encastrée dans une structure métallique et la référence à la *Veduta*, initialement nom donné aux premiers paysages peints, est limpide. Comme l'est la trajectoire bifide de l'artiste qui ramène sur un même plan, formel et sémantique, le geste du peintre qui applique le pigment sur la surface, joue sur les textures et les accidents de la matière. Et celui du vidéaste qui remplit son image de flou, de lisse, de ralentis et de superpositions. La lecture de l'image vidéo solidifie celle de la toile en lui retour, excite l'œil à la balayer tel un scanner.

La caméra orwellienne

Au carrefour, il y a *Au doigt, à l'écoute et à l'œil*, un environnement audio-vidéo de Chantal DuPont et Robert M. Lepage. C'est l'un des moments forts de l'exposition. Peut-être aussi parce que la caméra de surveillance, typiquement orwellienne, aliénante, est au cœur de la problématique de la réception des images médiatiques violentes et surabondantes que nous restitue le petit écran. Ici, quadrillant inlassablement la place Berri située dans un quartier chaud de Montréal, la caméra repère, enregistre et sélectionne comme le ferait la mémoire. A l'intérieur d'un espace, le visiteur se place entre des pylônes sonores où fourmillent des paroles presque inaudibles. Dos à dos, des écrans géants reçoivent des images filmées en direct de la place Berri que l'on peut fixer en manipulant un bouton, et des images d'une chambre filmée en différé.

Explorant les frontières perméables entre lieux privés et publics, Chantal DuPont nous transfère dans une situation paradoxale. On se sent aussi mal à l'aise devant le paysage urbain que balaye le regard que devant la contemplation perverse du paysage de ce corps nu allongé sur un lit. L'installation soulève aussi la question de la pseudo-innocence de l'interactivité où l'information a déjà été au préalable digérée et manipulée par l'autre. Mais surtout, l'artiste nous incite à repenser l'organisation spatiale de la ville dont elle circonscrit une partie qui en constitue le cœur même. La ville comme un corps, immense, fragile, en proie aux turbulences de ses foules qui l'habitent. Le contraste avec l'installation de Marie-France Giraudon et Emmanuel Avenel est frappant. Chants d'oiseaux, frémissements de paysages à la beauté inquiète que jalonnent des cartes copigraphiées, nous entraînent dans une véritable randonnée visuelle des Pyrénées à travers des moniteurs de divers formats grimant sur les murs d'une salle, telle une chaîne montagnaise.

Liquide, l'œuvre de René Lemire, un virtuose de la technique, réanime par ordinateur un objet trouvé. C'est un immense clou qui se tient comme une statue néoprimitive devant un écran que feuillette un Montréal sablonneux et lumineux comme un rêve. En face, Gabrielle Schloesser nous perturbe: le train, les lettres écrites, les personnages qui se reflètent dans la vitre sont les éléments clés des voyages les plus prégnants. L'artiste a découpé un œillet dans un faux mur qui nous fait découvrir derrière la gaze blanche proche du sfumato qui le recouvre légèrement, un wagon que berce le roulis des rails, les cris d'enfants et ces mots projetés en surimpression dans lequel l'œil s'enfonce jusqu'à l'étourdissement. Les paysages de la vidéo sont aussi des produits de la culture et de la société que les façonnent à leur image.

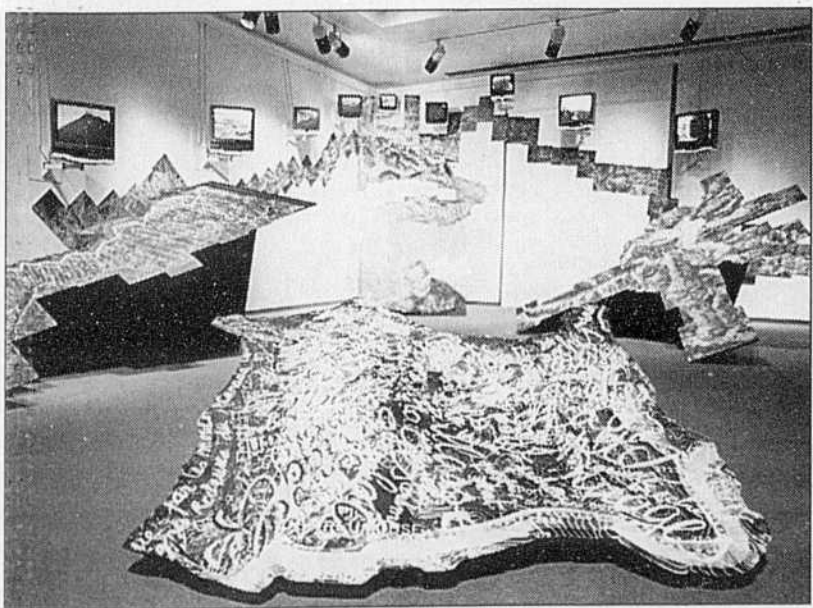


PHOTO JACQUES NADEAU

L'installation de Marie-France Giraudon et d'Emmanuel Avenel.

AIDER LE MONDE MOT À MOT



L'autonomie grâce à l'alphabétisation dans le monde en développement

Pour renseignements, composer le 1-800-661-2633

CENTRE DES ARTS VISUELS

VISUAL ARTS CENTRE

Cours d'art
pour jeunes, adultes et aînés

350, AV. VICTORIA, WESTMOUNT H3Z 2N4 ☎ VENDÔME (514) 488-9558

- DESSIN
- PEINTURE
- SCULPTURE
- CÉRAMIQUE
- ARTS APPLIQUÉS
- ATELIERS SPÉCIAUX

Exposition annuelle des professeurs
8 sept. - 1 oct. 1994

BROCHURE GRATUITE

ARTS VISUELS

Kitsch et un brin tordu

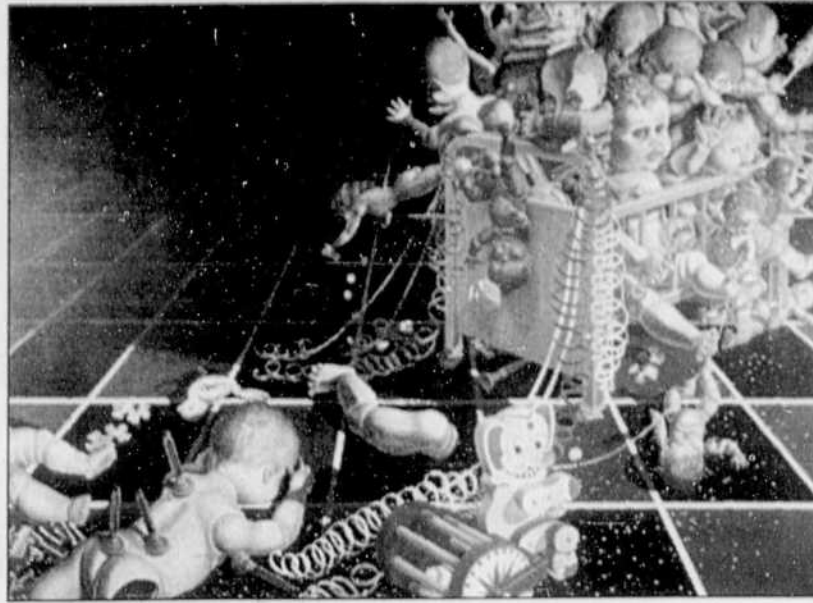
CLAUDE BIBEAU
Galerie Mireille Brissette
1640, rue Sherbrooke Ouest.
Jusqu'au 11 septembre.

À l'intérieur d'une programmation souvent inégale, la toute récente galerie Mireille Brissette réussit à nous proposer par ci par là quelques belles surprises. Ce fut le cas l'hiver dernier avec Lasko Pelev, artiste originaire d'Europe de l'Est. C'est le cas cette fois avec Claude Bibeau, artiste un peu braque, dont les œuvres d'un hyper-réalisme kitsch nous désarçonnent.

Imaginez le *Nu couché* de Modigliani substitué par une poupée. Les baïnettes du *Bain turc* d'Ingres remplacées aussi par des poupées. Des enfants, des guerriers, des scènes de vie, tous supplantés par ce jouet mi-ludique, mi-lugubre. C'est cela le monde immodéré et fantasque de Claude Bibeau. Un monde onirique qui rendrait fou de bonheur les Freud et autres chirurgiens de l'inconscient.

Il n'y a pas que l'omniprésence du jouet et la technique ultra-léchée de l'hyper-réalisme qui étonnent. Il y a aussi une sélection de couleurs stridentes, des fonds tapissés de damiers ou de puzzles et des encadrements hyper-sophistiqués, en brique, en bois ou en plâtre sculptés, ultime touche kitsch qui boucle le tout.

Cet univers surchargé cache mal cependant une atmosphère de solitude, angoissée et dramatique. Les clowns, animaux et poupées disloquées se plaisent à jouer sarcastiquement à la guerre et rigolent d'un rire jaune. Ici l'hyper-réalisme, cette discipline mal aimée, va bien au-delà d'une représentation froide et scrupuleuse. Mi-pop, mi-kitsch, ce réalisme hypertrophié proclame gros comme ça un monde d'artifice et de tragédie. Alors que l'hyper-réalisme fantastique d'un Serge Lemonde transpire d'une douce et saine folie, celui de Bibeau est incisif et dérangeant. En se réfugiant dans un monde infantile truffé de contes de fée, cet artiste tente d'exorciser le monde aride dans lequel il vit. Non sans une pointe de dérision. Ses citations sur l'histoire de l'art sont particulièrement réussies. En plongeant les modèles idyl-



Claude Bibeau étonne par une sélection de couleurs stridentes, des fonds tapissés de damiers ou de puzzle et des encadrements hyper-sophistiqués.

liques de l'histoire dans son propre univers trouble, Bibeau lui rend ses contes à sa façon. Quel étrange résultat!

Tous les tableaux exposés, et ils sont nombreux, ne possèdent pas toutefois le même intérêt. Les œuvres s'échelonnent de 1986 à 1994, mais aucune indication ne les identifie à cet effet. De plus, la troisième salle fait un peu bric-à-brac avec ces tableaux disposés aléatoirement au mur et au sol. On ne sait plus s'il s'agit ou non des œuvres du même artiste. Mais les deux premières salles vous donneront suffisamment d'indices pour discerner les attributs de ce travail: marginal, un brin tordu et surtout très accrocheur.

CLAUDE TOUSIGNANT, JARDINS AMÉRICAINS.
Galerie Graff, 963 Rachel Est.
Jusqu'au 17 septembre.

S'il est rompu à la photographie depuis déjà 22 ans, Serge Tousignant n'en demeure pas moins un artiste multidisciplinaire. Avant 1972, il fut un véritable touche-à-tout. Peinture, dessin, sculpture, gravure avaient peu de secret pour lui. Au-

jourd'hui ces médiums ne font plus qu'un dans la photographie. La particularité remarquable de Tousignant est d'ailleurs de réussir à concilier ces médiums dans un produit bidimensionnel, sans que ceux-ci perdent pour autant leurs propriétés de base. Cela exige un fin talent d'illusionniste. Tousignant est passé maître dans les ambiguïtés de perception. Déjà dans les années 60, il paraît ses sculptures d'enigmes et saturait ses peintures de jeux d'optique. Rien d'étonnant à ce qu'il se soit tourné vers la photographie, médium trompeur par excellence.

Le Musée des beaux-arts de Montréal lui consacre en ce moment une importante exposition organisée par le Musée canadien de la photographie d'Ottawa. Graff en profite pour présenter en continu neuf photographies récentes de l'artiste, œuvres grand format et en couleur. Tout son vocabulaire usuel y est: composition en damier, images projetées (ici à quatre, ombres portées).

A l'opposé de ses compositions antérieures, plus ouvertes, *Jardins américains* focalise l'objet à la manière d'une lentille de caméra. Autour de cet objet, une masse noire esquisse une sorte d'animal découpé sur fond de branchages et de feuillus. Comme à son habitude, la lumière crée des ombres, pervertit l'espace, multiplie les pièges de la vue. Quelle est cette figure centrale? S'agit-il de sujets réels? Tousignant aime cultiver les interrogations.

Or, s'il est fréquent que l'artiste se réapproprie ses propres dispositifs d'une production à l'autre, le procédé semble cette fois perdre du souffle. On se plaît certes à décortiquer les mises en scène, mais celles-ci ne nous apprennent rien de nouveau que l'on connaisse déjà, et de la formule et de l'image. Et ne serait-ce que dans cette seule exposition, le contenu fort similaire des neuf photos finit par nous lasser. Tousignant semble pris au piège d'un langage qu'il a lui-même longuement et habilement disséqué.

Mona Hakim

CONCOURS D'ORGUE DE QUÉBEC 15 JUIN 1995

Un événement dans le monde de l'orgue

Concours doté de 23 000 \$ de prix

Exigences (candidatures à l'épreuve éliminatoire)

- être citoyen canadien, domicilié au Québec et être né après le 1er juillet 1964;
- soumettre un enregistrement d'œuvres imposées;
- se procurer règlements et bulletin d'inscription, remettre ce dernier avant le 1er mars 1995.

Pour tout renseignement supplémentaire:

Fondation Claude Lavoie
Case postale 9, Succursale Haute-Ville
Québec (Québec)
G1R 4M8
Téléphone: (418) 527-1395

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

SEPTEMBRE

12

Lundi, le 12 septembre à 20 heures

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL

Chef d'orchestre : Alexander Brott

Soliste : Matt Haimovitz, violoncelle

C.P.E. Bach: Concerto pour violoncelle en la majeur

Haydn: Concerto pour violoncelle en ré majeur

Informations et réservations: 842-2112

Billets: 18\$ et 25\$, étudiants 15\$

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR

En collaboration avec les BELLES SOIRÉES de l'Université de Montréal, responsable du contenu culturel

TORONTO ART GALLERY OF ONTARIO :

EXPOSITION BARNES

départs supplémentaires: 28 au 30 octobre

4 au 6 novembre

259,00 \$ p.p. occ. double

VOYAGES CARBIN (514) 728-4553

DE CAMPIGLI À PALADINO:

Maîtres italiens du XX^e siècleen l'honneur du 75^e anniversaire de

L'ordre des fils d'Italie au Canada

du 8 au 24 septembre 1994

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest
Mardi au vendredi de 10h à 17h30845-7833 / 845-7471
samedi de 10h à 17h

MÉMOIRE MIROIR



LE SYMPOSIUM DE LA JEUNE PEINTURE AU CANADA à Baie-Saint-Paul du 5 août au 5 septembre 1994

Une expérience unique de création

16 grands formats

Une rencontre des artistes d'ici et d'ailleurs

Le public est invité entre midi et 18 h 00

Visites guidées tous les jours

PROGRAMMATION DE LA DERNIÈRE SEMAINE

3 septembre: Table ronde sur «Art et Public»

animée par Robert Bernier, Site, de 13h à 17h.

Public et diffusion, 13h.

Les médias, 14h15.

L'art et le gouvernement, 15h30.

4 septembre: Encan des petits formats, encanteur

Roch Fournier, Site, 14h

Entrée libre à toutes les activités

5 Septembre: Bye Bye Symposium

Site du Symposium,

11, rue Forget, Baie-Saint-Paul

Pour informations: 418-435-3681



Dans *La P'tite Vie*, produite par la p'tite maison Avant!, les personnages ont du relief... et le décor aussi!

FORMES

Triplex, 4 et demi, Chambres en ville... Décidément, le bâtiment va, au petit écran. À l'heure où les séries télé se veulent de plus en plus ciblées sur une tranche d'âge et un groupe précis de la population, on se demande si les décorateurs ne devront pas un jour faire des enquêtes statistiques et socioculturelles sur le salon moyen des 35 à 45 ans, ou le loft type du 18 à 20 ans... Rassurons-nous. S'il faut en croire les équipes de *La P'tite Vie* et de *L'Arche de Zoé*, l'illusion se fabrique encore au pif et à la mitaine. Et, surprise! Le décor le plus «vrai» n'est pas forcément celui qu'on pense!

tv-décor:

SOPHIE GIRONNAY

Vous croyez peut-être que le décor de *La P'tite Vie* est caricatural, exagéré, improbable? Erreur, affirment ses créateurs, Pierre Labonté, directeur artistique, et Carole Paré, designer: chacun des meubles et des lampes que vous voyez sur le plateau est rigoureusement authentique, déniché chez des antiquaires spécialisés dans les années 50 et 60. Surtout chez Au Hasard rue Prince Arthur, Top 50 sur Saint-Denis et Chez Phill's sur Amherst. Et puis c'est cher, ces petites bêtes là, très à la mode. La table de cuisine de Moman, avec ses chromes étincelants et son dessus refait en tissu plastifié —tissu de rideau d'accord, mais d'époque tout de même — se détaille à 800 \$.

Pour *L'Arche de Noé* à Radio-Canada (ci-dessous) le scénographe Claude Leblanc a dû faire le tour des bars... Pour un décor de *La P'tite Vie*, Carole Paré et Pierre Labonté ont fait les hôpitaux et les salons mortuaires...

Et le sofa du salon, pouffe Carole Paré, il faut le voir de près pour bien apprécier le recouvrement en peluche jaune or, du genre qui laisse de grands dessins quand on passe l'aspirateur. Et les accessoires? «Cet été, dans une vente de garage, je suis tombé sur une de ces talles de coussins de phentex!», savoure Pierre Labonté avec la gourmandise d'un qui aurait découvert un gisement de truffes. «Au début on pensait faire tricoter nos matantes, mais il y a tout ce qu'il faut au Village des valeurs ou aux puces.» Seul élément irréaliste: le lit à la verticale, vestige des premiers sketches de Pops et Moman sur scène, alors que Pierre Labonté réalisait déjà décors et éclairages pour Ding et Dong, il y a douze ans.

Pierre et Carole sont des modestes. Il fallait tout de même l'assembler, ce décor. Et par l'ajout de clins d'œil comme les embossages déments sur les murs — des feuilles de bananiers avec comme fruits... des noix de coco — leur façon de forcer la note juste ce qu'il faut, ils arrivent à créer un style décalé kitsch qui colle parfaitement à l'humour absurde de l'auteur Claude Meunier. Est-ce possible de faire rire avec un décor? «Ce n'est pas dans nos libertés, remarque Carole Paré, notre rôle est de soutenir avec une toile de fond, sans plus.» N'em-

pêche que tout le monde le remarque, leur en parle, ce qui est rare dans ce métier d'obscurs. «Les gens voient même des intentions qu'on n'y a pas mises», dit Carole, ravie.

Dès le départ, Claude Meunier insista beaucoup sur un point: il fallait un décor «très de bonne humeur». Le mobilier de Pops et Moman a été choisi en fonction de leur date supposée de mariage. Ils auraient magazine chez le «Pops du meuble» de l'époque, n'auraient rien changé depuis. Et ne changeront rien non plus dans l'avenir. «Mais comme ils sortent souvent, dit Pierre Labonté, on a un «décor invité» chaque semaine.» La commande n'est pas toujours évidente. «Une chambre d'hôpital, par exemple, on imagine ça forcément tout blanc. C'est en visitant de vrais hôpitaux que nous avons vu une peinture picotée, alors nous avons repris l'idée en exagérant, en collant des gros picots sur toutes les surfaces.» Mais un défi plus difficile encore les attend la prochaine saison: «Claude nous a demandé un salon funéraire qu'il dit vouloir austère et froid...» Austère et froid, mais bien sûr, dans le ton de *La P'tite Vie*. «Je ne sais vraiment pas comment on va s'y prendre.» Une chouette tournée de recherche en perspective.

Pendant ce temps, chez Zoé

«Moi, j'ai dû faire une tournée des bars, avant de dessiner *L'Arche de Zoé*», avoue Clau-

de Leblanc dans un grand rire. Ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie... Mais avant d'en arriver à s'amuser avec les styles et les couleurs, les décorateurs de télévision (ou les scénographes, comme on dit maintenant) ont bien d'autres chats à fouetter. C'est ce qu'explique Claude Leblanc de Radio-Canada, tout en feuilletant les plans — réalisés par ordinateur — de son décor de *L'Arche de Zoé*. «Comme *La P'tite Vie*, *L'Arche de Zoé* est une émission comique enregistrée en studio devant 200 personnes. Si on veut que les gens réagissent et rient, on doit leur éviter d'être gênés par les caméras. D'où ce nouveau système d'estrades surélevées qu'on a mis au point.»

Les décors de téléromans sont en général des pièces fermées, dont on démonte l'un des quatre murs au gré des angles de prise de vue. «Ici, on est à mi-chemin entre le théâtre et la télé.» *La P'tite Vie* comme *L'Arche de Zoé* ont des décors en éventail ouverts sur le public et qui s'étirent sur 30 mètres de long. De plus, comme *L'Arche*... est un bar, en plus des coins salon, billard, resto, il a fallu créer un îlot central, le comptoir, où les clients, des habitués, restent toujours assis à leur même place, face au public, tandis que la patronne Zoé les sert et leur parle... tout en restant de face elle aussi. Un lieu, surtout, qui soit crédible au petit écran, où les conventions en ce domaine sont moins élastiques qu'au théâtre.

«Pour *Marilyn*, c'était différent, dit Claude Leblanc, qui se régale visiblement de ce type d'acrobies («Ce sont les contraintes qui donnent des idées», dira-t-il). Tout l'épisode s'enregistrait à la file, les caméras devaient pouvoir se déplacer sans qu'on ait besoin de rien démonter en cours d'émission. J'ai recréé une maison, directement inspirée de la réalité la plus plate, la plus terne possible, le genre de maison d'Ahuntsic où j'ai vécu enfant. Mais je devais l'adapter aux besoins de tournage, doubler la largeur des couloirs, mettre des trucs dans des endroits qui n'ont pas de sens au plan architectural, sans que ça paraisse. Ce que je préfère encore, c'est de recréer un beau bordel, bien poussiéreux. Fabriquer du faux vieux qui ait l'air vrai, par exemple, est l'une des choses les plus difficiles.»

Ici comme pour *La P'tite Vie*, on a déduit le style

du décor de la logique du personnage. Zoé est une ex-granola, qui s'est achetée un local pas cher, disons... dans un entrepôt recyclé. Un tas d'antiquités d'époques différentes lui servent de mobilier et ajoutent une note chaleureuse — comme elle — à l'ensemble, qui évoque en fond de scène le temps des cargos. «Une suggestion de l'infographiste André Theroux, qui était parti de l'idée de l'arche pour réaliser le générique.» Les parois de métal rouillé, vert-de-grisé, les tuyaux, tout ça, bien sûr est en plastique. Mais pas la timonerie décorative, exhumée du fond des réserves et qui n'avait jamais servi depuis *Cap aux sorciers*!

Depuis 17 ans que Claude Leblanc est à Radio-Canada, il a le temps de voir la fin de «la grande période», les heures glorieuses du luxe et du gaspillage. En cette ère de productions privées, de tournage en extérieur et de budgets serrés, la mode serait plutôt, maintenant, à la récupération: «Une partie de mon décor de *La Course autour du monde* de l'an dernier (un coin de loft démanché pour jeune étudiant) va servir d'appartement aux *Héritiers Duval*.» L'espace est encore plus précieux que le matériel: un pan de décor non réclamé est démolé dans les 24 heures. «On n'a pas de place pour garder ça.»

Mais la grande maison a encore de beaux restes. À commencer par son équipe. Au département de scénographie travaillent 10 graphistes, 30 infographistes et 15 scénographes. Au service scénique, quelque 40 personnes s'activent à l'atelier de menuiserie — tellement immense qu'un marteau n'y retrouverait pas son clou — «le seul, dit Claude Leblanc, où l'on construise assez solide. Car les décors sont montés, démontés chaque semaine. Ceux qu'on fait faire en sous-traitance ne résistent jamais.» Dans l'un des locaux de peinture les mieux aménagés et les plus vastes au Canada, 25 illusionnistes maquillent des surfaces à la demande. Au secteur draperie et rembourrage, cinq individus font merveille dont l'Italien Joseph Sita aux doigts de magicien. Sans parler des trésors d'antiquailles et de vieilleries, qui se sont entassées au fil des années et des émissions. Dans ces cavernes d'Ali Baba, Zoé, alias Claude Leblanc, a puisé sans compter pour composer sa nouvelle *Arche*. Et que vogue la galère de la grande illusion.

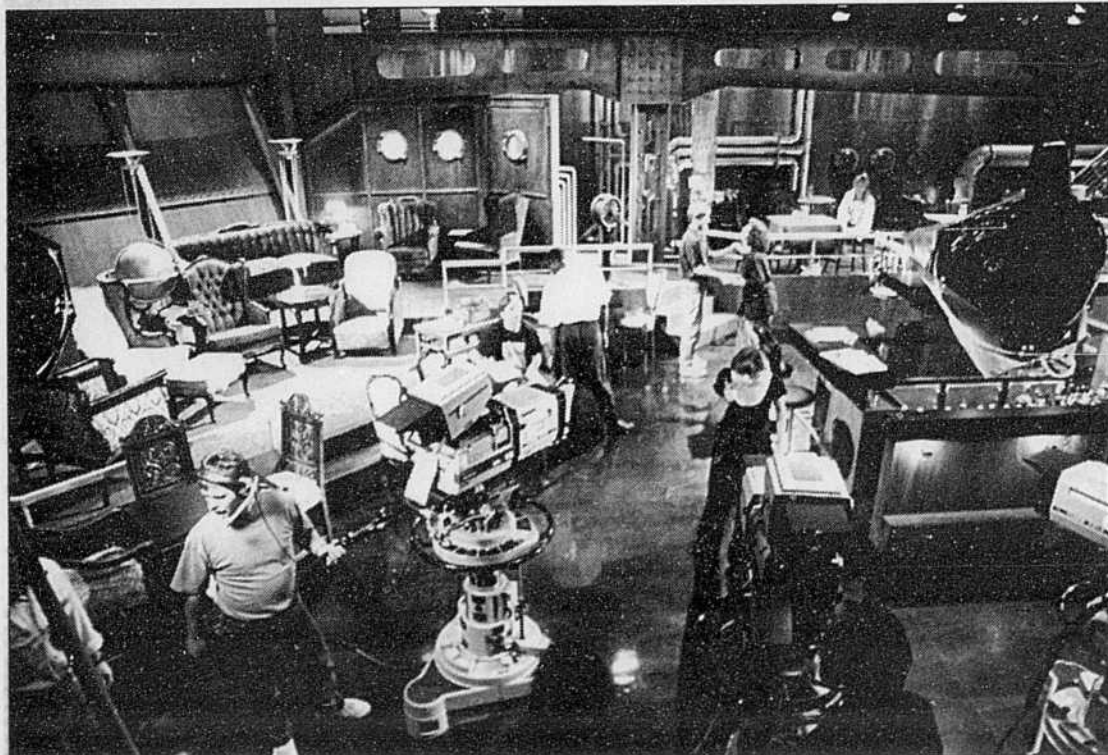


PHOTO: JACQUES NADEAU

LA SÉRIE CLASSIQUE 1994 - 1995

Sept concerts résolument métropolitains

Musique de liberté

BEETHOVEN

Le lundi 17 octobre 1994 - 20 h
Théâtre Maisonneuve

Musique de cœur,

de passion et d'esprit

DVORAK

Le lundi 7 novembre 1994 - 20 h
Théâtre Maisonneuve

L'héritage du romantisme

BOUDREAU - SCHUMANN -

BRAHMS

Le lundi 28 novembre 1994 - 20 h
Théâtre Maisonneuve

Les grands virtuoses et

leur langage

LISZT - CHOPIN -

TCHAIKOVSKI

Le lundi 16 janvier 1995 - 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier

Musique méditerranéenne

CHABRIER - PAGANINI -

DE FALLA

Le lundi 6 février 1995 - 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier

Premières viennoises

MOZART - BEETHOVEN -

SCHUBERT

Chef d'orchestre invité: Timothy Vernon
Le lundi 6 mars 1995 - 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier

L'harmonie du classicisme

HAYDN

Le lundi 3 avril 1995 - 20 h
Église Saint-Jean-Baptiste

Le Jeu de puissance

de l'Orchestre Métropolitain

sous la direction de AGNES GROSSMANN

Pour vous abonner, composez tout de suite le
(514) 598-0870